

SAINT JACUT DE LA MER 2025



Poussés par le vent
Les mots s'enfuient vers le ciel
L'océan soupire

AM R

Ecrire et se balader à Saint Jacut de la mer, tel était le projet

Voici quelques textes offerts aux bienveillants lecteurs

Voici les noms des auteurs dont vous retrouverez accompagnant chaque texte, le pseudo, ou le prénom seulement ou bien le prénom assorti d'un nom en raison de la notoriété du prénom !

Ainsi ont participé aux séjours 2025 St Jacut :

- Annie Nedelec
- Marina Merlotti
- Véronique Clément
- Martine Souris
- Philippe Grimaud
- Anne Marie Ribailier
- Daniel Ribailier
- Jocelyne Charier
- Bénédicte Laloyaux
- Aline Tannau
- Anita Wents
- Brigitte Guiot
- Catherine Cellier

- Dominique Lemasne
- Chantal Delpuech
- Chantal Johnston
- Jacques Lemaire
- Michel Dherbomez
- Anne Baldos
- Marilou Borel
- Catherine Chauris
- Serge Bernard
- Genevieve Sisteron
- Judith Jaslow
- Sylvain Bataillie

- Danielle Tournié

A vouloir disperser les mots sur le papier, à
L'encre qui ne s'efface pas
Noire, elle s'étendra sur tout le blanc
Écrivons dans l'ordre ou le désordre
Nos pensées, nos peines, nos joies et nos
Histoires se raconteront

Avant que disparaisse notre mémoire
L'oubli arrive si vite...

Marina

LE SIFLET DU DEPART

Ses bagages sont simples : une petite valise, un sac à dos, quelques vêtements, un carnet de voyage, un stylo mêlé à des crayons de couleur et un appareil photo qui ne la quitte jamais. Le superflu est resté à la maison. Enfin c'est ce qu'elle croit... toujours la crainte de manquer de quelque chose.

Le quai vibre sous ses pieds, une pulsation sourde remonte dans sa poitrine.

« Le rêve éveillé » va lever l'ancre dans une heure et le simple nom de ce vieux bateau à voile lui donne des frissons. Ses entrailles ronronnent déjà, ses voiles se balancent au gré du vent, une mélodie basse et constante qui promet l'aventure et l'inconnu.

Amélie part du port animé de Royan. Ses senteurs de poisson frais, de gazole se mêlent dans l'air salin. Les cris des mouettes percent le vacarme des klaxons et des voix qui s'interpellent.

Autour d'elle c'est la fourmilière : Au port de pêche, les chariots élévateurs s'activent. Des petites grues balancent leur cargaison avec une grâce mécanique. Sur le port de plaisance, les amarres attendent leur ultime relâchement.

La traversée devrait durer 2 à 4 jours en longeant la côte atlantique de la Charente maritime, de la Vendée et des côtes bretonnes jusqu'à Saint Jacut de la mer.

Elle imagine déjà le soleil écrasant sur les murs de pierres granitiques des maisons et l'odeur du sable chaud. « Peut-être ferons-nous quelques escales rapides » se dit-elle. « Juste le temps de respirer une nouvelle terre, de sentir des parfums différents, de capter une image avant de repartir ».

Le mal de mer ? c'est la plus grande crainte, l'idée que son estomac se retourne, que le monde tangué sans fin. Mais la joie de voir l'horizon à l'infini, de sentir le vent du large, de se laisser bercer par les vagues, surpasse tout. C'est un vent de liberté.

Les autres passagers sont un mélange d'âge et d'horizon. Un couple de jeunes mariés en quête d'une lune de miel hors du commun, une famille espagnole avec ses 5 enfants, un vieil homme au regard lointain qui semble avoir déjà traversé mille vies.

Chacun de leur visage est marqué par l'excitation et l'attente de ce voyage.
Le ciel est clair. Un vent léger d'est, parfait pour un départ. Elle entend l'annonce du haut-parleur presque indistinct dans le brouhaha de la foule. Il faut embarquer.
Elle serre sa petite valise et regarde une dernière fois le quai, consciente de laisser un quotidien pour le remplacer par l'immensité bleue et une nouvelle aventure dans cette quatrième année d'atelier écriture.

Catherine Chauris

LE TEMPS D'UN SOUPIR.

En partant de chez lui ce matin-là, bien installé dans le métro encore endormi, il avait imaginé longuement ce voyage à bord du train qui le mènerait à St Jacut de la mer.
Dans le wagon calme, assis dans un fauteuil confortable, il y aurait les paysages défilant à toute allure devant la vitre, la proche banlieue, les routes, les premières vaches.
Il y aurait des rencontres au bar, devant un café noir et un croissant.
Il y aurait peut-être un sourire amical, un regard amoureux, un rire d'enfant.
Il s'était vu écrivant studieusement dans son carnet, lui confiant ligne après ligne les rêves qui l'habitaient, les pensées secrètes, les souvenirs d'enfance, les passions qui l'avaient torturé, les amours fugaces, les éclats de rire, les bonheurs de la table, les soirées d'amitié et d'alcool, les vacances en famille, la tristesse des séparations, la joie des retrouvailles, et... tant de choses qu'on ne peut confier qu'à une page d'écriture, mais...
Le temps d'un soupir il s'était endormi, la tête calée contre la vitre, le carnet encore vierge sur les genoux.

Martine

EN PARTANT

En partant,
Il a vu le ciel avec de grandes traînées grises au-dessus des champs.
Il a vu des vaches et le fermier.

En partant, Il a embrassé Catherine une vieille dame, sa voisine, son amie.
Dans le jardin les Tamaris gesticulaient leurs longs bras.
En la quittant, Il a senti, au creux de ses mains réunies,
le parfum d'une rose fraîchement cueillie.

En partant,
Il a vu sur la place du bourg une jeune femme lever le rideau de la boulangerie,
Et les copains boire le café,
Et l'ami Christophe le saluer de sa fenêtre.
Et puis

Et puis au port,
Il a vu un bateau.
Il a vu un deuxième bateau
Et un troisième bateau.
Il a vu qu'ils attendaient la mer,
Qu'ils attendaient sous la pluie,
Qu'ils attendaient sous le vent.

En partant,
Il a vu trois bateaux,
Les uns contre les autres,
Comme pour affronter la pluie
Comme pour affronter le vent
Et la mer, prête maintenant,
Prête à recouvrir le sable,
Prête à séparer les trois bateaux
Et les tenir éloignés,
Prête à écumer leurs bords,
Prête à les engloutir.

En partant,
Il a vu un marin
Puis un deuxième marin
Et un troisième marin.
Il a vu des yeux lavés,
Lavés par les jours de mer.
Il a vu des mains trempées se réchauffer,
L'une contre l'autre.
Il a vu des bateaux s'éloigner.
Il a vu des passants,
Des passants comme lui,
Des passants comme moi,
Regarder les bateaux et les marins,
Les marins et les bateaux,
Regarder le soleil absent aussi.
En partant.

Sylvain

FAUT Y ALLER

Il a pris le train ce matin, 7h 07, gare Montparnasse.

Il est arrivé en avance histoire de respirer l'air du matin parisien.

Pas un souffle d'air !

Il avait songé rallier le port de St Malo en voilier, mais ça risquait d'être long, à pied n'en parlons pas, et puis pas de voiture pas de permis... Alors, ok pour le train esquimau ou plutôt Inuit.

L'ambiance est fraîche dans le compartiment 2eme classe, certains somnolent, d'autres lisent, consultent des cartes, personne ne parle.

Il a abandonné son bagage avec les autres, trop lourd, trop plein de tout, de rien. Il a pensé à emporter des sandales pour ne pas glisser sur le pont, un pull en laine rêche boutonné sur l'épaule gauche, un pull qui fera de lui un marin, et un maillot de bain on ne sait jamais. Pas de ciré ! sûr, ça va lui manquer.

A Vitré son voisin est descendu, l'air d'un militaire en permission, l'air d'un militaire triste, qui n'a pas envie de retrouver son bataillon, sa troupe, une guerre... Il est descendu, a disparu. Une jeune fille rousse, jupe longue fripée, visage ensommeillée est montée, s'est rendormie près de lui, parfum de nuit, fin sourire.

Un brouillard léger masque le paysage qui défile implacable. Hier la canicule, l'asphalte brûlant, collant, les tripots bruyants le soir, les chants de marins des villes... Et ce matin la brume, la mer qui s'annonce déjà, qui approche.

Il est assis près d'un hublot, il soupire. Pour aller aux toilettes, au bar sur le pont supérieur, il doit réveiller la jeune fille... il hésite. Elle dort, presque sur son épaule.

Il se dit que peut être en fermant les yeux il pourrait rejoindre ses rêves, les songes de cet elfe si proche, pourquoi pas, il ne bouge plus, et le temps passe dans le tangage des rails.

Terminus, tout le monde descend, il s'ébroue, rassemble ses esprits, ses bagages, les passagers sont debout, la porte s'ouvre sur la ville, la jeune fille s'éloigne déjà...

Et Saint Malo est là, L'équipage sur le quai, inquiet, les goélands criards, le soleil pas loin, au-delà des remparts, des vagues glaz...

La bruine a un parfum de mer, de goémon.

Faut y aller.

Danielle

DEPART

Ce matin, le train pour Saint Malo est bondé. Louise arrive 15 minutes avant le départ. Une pensée pour son chat Fatou, un rouquin à qui il ne manque que la parole. Il râle : « encore partie ! Et moi ? »

Le train s'élançe. La ville est grise mais Louise a du soleil plein la tête. Elle roule vers Saint Malo puis vers Saint Jacut de la mer. Un lieu tantôt vert comme les allées de feuillus et de conifères qui encerclent l'abbaye ; tantôt gris-vert comme la mer roulant aux pieds de la bâtisse où se disputent toutes les couleurs. D'abord le bleu de glycines rampant le long des gouttières de la façade en granite, puis le rose vif des fuchsias qui se sentent ici à la maison, le blanc du jasmin blotti contre la porte latérale, le rouge brun du chèvrefeuille, le camélia blanc du Japon, si florifère, la saponaire des rocailles qui l'air de rien impose sa blancheur, le plumbago aux cinq pétales, dont on oublie toujours le nom mais jamais l'enchantement de ses mille bouquets enchevêtrés, le bleu intense des céanothes, révélé par le tapis blanc des pâquerettes des murailles, ces ingénues, et partout des herbacées graciles frissonnant au vent.

Ce bain de couleur, jeté comme une corne d'abondance sur le vert imperturbable du parc, elle ne l'a pas oublié. Qu'il pleuve, qu'il vente ou que l'astre du ciel impose sa lumière. Louise sait que ce sera parfait. Parfait le silence, parfaites les perspectives, parfait le cheminement dans le sentier ombragé descendant vers la mer. Elle sait aussi que les odeurs, tantôt subtiles et fugaces, tantôt vives et entêtantes seront présentes. Et lorsque tournant le dos à l'abbaye, de l'escalier menant à la plage se découpe l'archipel des Ebihens (du breton *Enez Bihan*, qui signifie *petite île*). L'îlot principal que l'on rejoint à pied quand la marée le permet, est un vert paradis. Là, l'air est rose, les lèvres salées et la promenade sauvage. Folles fougères, chardons violets fiers de leur longue hampe, centaurée arborant ses capitules ébouriffées... poussent entre une multitude de petits terriers de lapins.

Au retour de l'archipel, la plage de Saint Jacut déjà se métamorphose, les casiers noirs des pêcheurs créent un paysage graphique sublimé par l'or du soleil déclinant.

Le train entre en gare de Saint Malo. Louise hèle un taxi. Dans trente minutes, son imagination prendra la pause, elle sera de plain-pied dans la douceur de l'abbaye de Saint Jacut de la mer. L'instant présent sera plus fort que toute pensée. La réalité portera Louise sur ses ailes.

Annie

Imagination
Le stylo court sur la feuille
Joie de la création

Jocelyne

HIT THE ROAD, JACK !

C'est un roman de Jack Kerouac publié en 1957, "On the road" ("Sur la route"), qui a donné le tempo à toute une génération : la Beat Generation. Toute une jeunesse s'est alors reconnue dans ce besoin de tout laisser tomber, de prendre la route, de traverser l'Amérique en tous sens, de New York à San Francisco ou de Los Angeles à la Nouvelle-Orléans, que ce soit en moto façon "Easy rider", en bus Greyhound, en auto-stop ou même à pied. Les plus "mordus" allèrent jusqu'à Katmandou porter le besoin d'évasion jusqu'à de nouvelles hauteurs. "L'important n'est pas la destination mais le chemin" disait-on alors, et dit-on encore aujourd'hui. Eh oui, nous sommes tous en route pour quelque part ! Mais l'important n'est-il pas aussi de creuser tout simplement son propre sillon.

Michel.

STANCES A ST JACUT

La veille du départ : motivations variées

Quelle galère, il va falloir se lever à 5h30 pour ce foutu train de 7h ! Encore une chance si j'arrive à entendre mon réveil. Et qui vais-je retrouver ? Quelques têtes nouvelles ou les éternelle pilières de la rue Hermel ? (plus de pilières que de piliers, vous avez noté). J'écrirai mon texte dans le train, si je ne dors pas pour récupérer. Faut-il emmener parapluie, K-way ? Le mien est déchiré de toutes façons. Tout n'est pas clair ! Bon, je mets mon réveil !

Même d'encore plus loin, j'irais les yeux fermés à cet atelier de St Jacut ! On aura vraiment le temps d'écrire, ça va être super, dans un cadre paisible et marin. Vite fait, je prépare mon sac ! (C'est quand même en Bretagne, penser à la pluie). Super, je vais sans doute retrouver quelques Jacquens (ou St Jacutien(ne)s) des dernières années. Ça devrait me plaire !

Aller à St Jacut ? Ces gens sont plutôt sympas, mais pourquoi se tuer à écrire en rafale ? Heureusement, comme les autres années, il y aura des balades superbes à pied, entre les plages et les îles. Je m'aperçois que j'y vais surtout pour ces balades, pour ré-humer ou ex-humer ma Bretagne quasi-natale. Et pour discuter avec copines et copains. Quant à l'écriture, c'est un mal nécessaire pour s'insérer dans ce groupe. J'écrirai sans conviction, je crois ; mes textes n'auront guère de succès, mais j'écouterai ceux des autres, y en a de pas mal !

Ecrire, ça va, c'est même rassurant et intéressant, mais écouter les autres, surtout ceux ou celles qui pondent un bouquin complet à chaque proposition de texte, c'est fatigant. Moi, je suis aux anges lorsque, après avoir écrit un texte plein d'imagination, concis et si possible

drôle (ou poignant), j'ai la chance, non seulement de le lire, mais de sentir que les autres collègues apprécient et le disent. Bon, il faudrait quand même ...

Dominique

LE TRAJET VERS ST JACUT

Le jeune homme triste, fatigué de sa vie, quitte son appartement à Paris un jour, au début de l'été. Il en a assez de la ville et a acheté un billet pour la Bretagne.

Après la canicule, il se réjouit de retrouver un climat plus tempéré.

Il se donne suffisamment de temps pour se rendre à la gare, et pense savoir quel métro prendre, mais demande à des gens pour s'en assurer, dont la plupart sont des touristes, alors à quoi bon?

Il arrive au bon métro, puis à la gare 15 minutes avant le départ du train.

Il a oublié la taille de la gare et le nombre de niveaux. Il panique, mais demande finalement à quelqu'un où se trouvent les trains des grandes lignes.

Il est alors 7h03 et le train part dans trois minutes. Il se précipite sur le quai et court jusqu'au 19e wagon où il arrive complètement essoufflé.

Quel siège alors? Il trouve sa place, mais une femme s'y trouve, qui lui dit que sa place est dans le wagon suivant. Il traîne sa valise jusqu'au wagon suivant, et trouve le même numéro de siège, mais le panneau indique qu'il s'agit du 20e wagon. Il traîne sa valise encore une fois jusqu'au 19e wagon et retourne à sa place. La femme regarde son billet et se rend compte de son erreur. Elle s'excuse avec désinvolture.

Enfin assis, il respire profondément, se repose et trouve la paix.

Le voyage se déroule sans incident, le paysage est magnifique. Il arrive ... Il se met à pleuvoir.

Il le prend comme un bon signe : la pluie pour l'accueillir, le soleil pour le soutenir.

Il ne sait pas à quoi s'attendre à St Jacut, juste qu'il sera dans un atelier d'écriture. Il se réjouit de cette nouvelle aventure.

Judith

IL, ELLE

IL,

Dans la voiture, il s'assied en face d'elle, pose son sac sur ses genoux, relève la tête. La quarantaine, une longue mèche blanche barre un visage glabre au modelé ramolli, troué de petits yeux pâles, nez camus, lèvres humides. Cette mèche blanche au milieu de sa chevelure ébène surprend. Une coquetterie de la nature qui prend toute sa valeur quand, d'un geste étudié il la repousse d'une main sur son oreille et la regarde. Ses yeux brillent, sa fadeur a disparu, ses joues ont rosé. Cette particularité est son atout de séducteur, son

plus à lui que personne ne peut lui prendre. Il le sait. Tout le temps du voyage, fascinée elle le regarde avec cette improbable mèche albinos. Il est descendu à Laval.

ELLE,

Les vagues s'étalent devant elle. Nuances bleutées, troublées de vert, piquetées de sépia, saupoudrées de blanc rosé et d'ocre pas vraiment ocre. Sa vision ondule, s'embrouille, s'efface et ressurgit. Cette immensité bouillonnante ne se laissera pas faire d'un coup de pinceau, elle le sent. Au loin, un nuage mauve flotte dans le ciel. Ses yeux abandonnent le paysage. Elle ferme sa boîte d'aquarelle. Elle ferme son carnet de dessin. Elle replie son siège. Demain elle reviendra très tôt, juste pour voir poindre l'or du soleil.

Véronique



LES PLUMES DU CHEMIN

Nous arrivons à Saint-Jacut,
Pour écrire du matin au soir,
Sur nos p'tits carnets qui l'eut cru,
À l'encre noire, nos histoires.
Danielle nous dit à chaque fois,
Que vraiment tout nous est permis.
Alors on donne de la voix,
Et l'on déclame nos versets.

R/ Un p'tit coin de paradis,
Pour écrire sans un bruit,
Que le chant de la mer au loin.
Un p'tit coin de paradis,

Plus joli qu'Tahiti,
On n'va pas revenir à Paris.

On se balade sur la presqu'île,
Saint-Cast-Le-Guildo et Lancieux.
L'impression d'être sur une île,
C'est tout simplement merveilleux.
Quand vient le soir à l'abbaye,
Que les plumes sont fatiguées,
Alors on chante et puis l'on rit.
On n'se prend pas trop au sérieux.
Le vendredi quand vient la fin,
Que les carnets sont bien remplis,
Que l'on a pris le dernier bain,
Il faut repartir à Paris.
Mais l'on est sûr que l'an prochain,
En cet attendu mois de juin,
Nous repartirons c'est certain.
Vive les plumes du chemin

Philippe (sur un air du parapluie de Brassens)

ANTIPODES

Ils sont trois, plantés devant ma fenêtre. Trois grands arbres dont je ne connais pas le nom. Vert un peu jaune, un peu bleu, un peu blanc selon les humeurs de la lumière. D'une hauteur imposante ils rembarrent les vents timides. Leurs branches maitresses sont costaudes et donnent naissance à une flopée de branches et branchettes. Cette marmaille de bois à la fantaisie de la jeunesse, pas vraiment droite, rarement courbe, parfois cintrée, coudée et elle tremble en endormant leurs feuilles en forme de cuillères dentelées. Ces trois beaux feuillus projettent une ombre irrégulière sur le sol. Ces formes découpées et mouvantes semblent flotter sur l'herbe. L'image d'un planisphère m'apparaît et je reconnais le nez de la France, le triangle de l'Amérique du sud, la virgule de l'Angleterre, les pointillés de Iles Hawaïennes et en premier plan un vague trapèze aux coins arrondis. Ne serait-ce pas l'Australie ?

Véronique

EMBARQUEMENT.

Ce matin, il embarque à 6h45 sur le “Belém”, dernier voilier 3 mâts barque français à coque en acier, construit à Nantes en 1896, comme touriste matelot.

Cela consiste à participer à la manœuvre du fonctionnement des gréements du voilier.

Ce Belém transporta la flamme Olympique en 2024 pour les jeux de Paris 2024.

Après installation en cabine partagée à deux, il - de son prénom Antoine - remonte sur le pont pour observer ses compagnons de navigation et de galère... !

Il lui semble qu’il y a des personnes de toutes conditions et d’origines sociales, ce qui ne dérange pas trop Antoine. Ils seront tous logés à la même enseigne, pour toutes les tâches permettant une bonne navigation du 3 mâts.

Antoine espère qu’il n’aura pas le mal de mer, comme la dernière fois qu’il est monté sur un bateau. C’était un vieux chalutier ancien bateau de pêche transformé et voué à la navigation côtière pour promener les touristes. Ce jour-là il y avait un peu de houle, ce qui provoquait le balancement bâbord et tribord du bateau et le choc avant sur les vagues.

Mais pour le moment à quai, au port de la Rochelle, amarré dans le bassin des chalutiers, tout va bien. Antoine se sent petit sur ce grand voilier qui doit faire une remontée pour un tour de l’Irlande, avec deux escales en Ecosse et en Angleterre.

Antoine continue l’observation de ces futurs apprentis marins. Il y a des femmes et des hommes dans ce groupe de matelots, sur ce pont de bois. Il y a Irène, repérée à sa montée à bord. Irène est une petite femme blonde un peu frêle, elle est à son goût.

Et le hasard faisant bien les choses, ils se retrouvent dans le même quart de maintenance et de tenue du voilier, pour le fonctionnement des drisses et voiles qui permettra l’avancement du bâtiment et un rapprochement amoureux comme le désire Antoine.

Tugdual

PETITS DETAILS DU PREMIER JOUR

Nous retrouvons avec joie Saint-Jacut-de-la-Mer et ses statuettes mariales joliment exposées, telles des talismans dans les niches de granit, afin de protéger les épais murs des demeures bretonnes, ainsi que leurs habitants, bien à l’abri dans le village. Mais le plus étonnant se découvre à travers le carreau de la fenêtre du numéro 210 de la rue principale, d’un coup d’œil indiscret. Nous voilà totalement dépaysés, c’est la Provence, ou plutôt le village provençal et sa multitude de petits personnages, tous plus colorés les uns que les autres, la charrette tirée par le petit âne gris, les commerçants pittoresques sur la place du marché et j’en passe... En fermant les yeux, on entendrait presque les cigales chanter, les conversations animées et les exclamations, avec l’accent typique du Sud... On sentirait les effluves du marchand de poisson, les senteurs des épices de l’étal bigarré.

Fin de notre première journée à Saint-Jacut, dans le jardin de l'abbaye : Les chaises rouge vif sont désormais prisonnières, enchaînées avec leurs compagnes de « cellule ». Elles se dérobent à nos augustes derrières. Nous arrivons trop tard ! Cruelle déception ! Impossible de libérer le siège tant convoité, afin de goûter les rayons du soleil déclinant, dans le magnifique parc. Je dois me résoudre à enfiler mon vieux polaire vert, tout râpé, fidèle compagnon des jours de randonnée, pour m'asseoir à l'ombre, en vue de noircir mon cahier d'écriture...

Anita

UN PETIT DETAIL.

Un détail m'a-t-on dit ! Mais le village lui-même est un détail ! Un détail, dans le monde, un détail dans la France et même un détail en Bretagne.

Saint-Jacut-de-la-mer est un tout petit point au bord des côtes bretonnes, un endroit hors du temps avec son abbaye millénaire, vieille dame qui a subi maintes opérations esthétiques.

Ce petit village est apparemment le fruit d'un planning qui l'organise autour d'un squelette de poisson, cette subtilité m'a échappé même lorsque je l'ai appris. Le tout m'a paru bien désordonné, mais, ma bonne dame, c'est si petit qu'on ne peut pas se perdre. Les maisons bien plantées sur leurs fondations, avec leurs façades de granit ne sont pas des plus accueillantes. Je pressens des secrets bien gardés dans chaque coin et recoin. Les propriétaires ayant maintes fois changé, ils ne sont pas prêts d'être livrés. Mais elles ont probablement l'avantage d'être bien fraîches à l'intérieur, ce dont nous aurons besoin dans un avenir proche avec son important réchauffement climatique.

Les morts du charmant petit cimetière jouissent d'un silence mortel. Sauf le vendredi quand la petite ville s'anime et prend un air de fête avec son petit marché qui attire les locaux et ceux de passage, prétexte pour déjeuner à la bonne franquette, et se réunir autour d'un verre (ou deux).

La petite école avec les cris, les rires et les jeux d'enfants donnent un peu de vie à cette petite ville tellement calme, bien rangée, peut-être même trop. Et au bord d'une route qui la borde un cube de bois blanc d'à peine 12 mètres carrés qui lui ne date pas de bien longtemps, dans lequel un employé condamné à enchaîner les siestes est sensé vendre des maisons : une agence immobilière. Incongrue.

Tout le long de ma promenade j'imagine, j'entends la voix de mes enfants si je les avais emmenés dans cet endroit hors du temps : " Mais, maman pourquoi as-tu choisi un coin pareil!"

Attendez! Leur aurai-je répondu, attendez de voir la mer ! Elle est plus que millénaire mais elle offre encore à tous nos sens son éternelle beauté. Les marées en révèlent les secrets ramenant sur les plages coquillages, cailloux, algues odorantes qui se cachaient dans ses profondeurs ! Voilà ce qui fait de ce petit détail au bord de la Bretagne un vrai petit bijou !

Chantal Johnston

LE DEPART

Je me souviens du quai du port de Binic où, il y a fort longtemps, je venais toute jeune, assister au départ des marins qui partaient pêcher la morue sur les Bans de Terre-Neuve. Toutes les femmes, mères, épouses et fiancées regardaient s'embarquer ces hommes de tous âges, pour de longs mois.

Les mères, très souvent veuves, égrenaient leur chapelet en priant Dieu de préserver leurs fils. Elles avaient déjà payé leur tribut à la mer.

Les épouses, une promesse de vie dans leurs entrailles, un enfant emmitouflé au sein, songeaient au retour futur de leur homme qui découvrirait son rejeton et lui en planterait un autre avant de repartir à nouveau.

Les fiancées, serrant la petite croix d'or que leur promis leur avait offerte comme gage d'amour avant leur départ, laissaient s'échapper dans leur fichu, quelques larmes de désespoir à l'idée de ces longues séparations.

Quant à mon jeune frère, mousse de 14 ans, c'était la première fois qu'il s'embarquait. Il faisait le faraud mais je savais bien, moi, qu'il n'en menait pas large. Je haïssais Pierrick le Borgne, le vieux loup de mer qui l'avait pris sous son aile depuis des semaines. Je l'avais maudit de lui avoir farci la tête avec toutes ces histoires, ces sornettes ridicules du genre « une femme dans chaque port », « une de perdue, dix de r'trouvées ». De lui avoir vanté la rude camaraderie des hommes à bord. De lui avoir répété : « fais gaffe quand tu dégueules mon gars, quand tu pisses contre le vent aussi, tu te rinces les dents du même coup », le tout accompagné de grandes claques dans le dos. Hardi les gars !

Suivaient ensuite les récits de beuverie, de bitures énormes, comme si cela faisait de vous un homme, un vrai un mâle.

Moi, dès mon plus jeune âge, je m'étais jurée que jamais je ne deviendrais femme de marin. J'avais besoin de contemplation, de poésie, de rêverie, de mains douces sur mon corps.

J'avais rencontré sur le port un joueur de harpe celtique qui composait des chants étranges et venait de temps en temps lors des fest-noz à Binic. Durant ces veillées, il nous contait aussi d'étranges histoires à propos de la fée Viviane, Merlin l'Enchanteur et autres personnages qui peuplaient la forêt de Brocéliande. Il m'enchantait et m'ouvrait des horizons insoupçonnés et mystérieux qui m'attirèrent immédiatement. Je m'étais alors promis que je partirais avec lui, à son prochain passage.

Jocelyne



Sentier escarpé,
Rempart contre la marée
Affronte les vagues

Chemin sinueux
Déroule le long des côtes
Ses tamaris roses.

AU BOURG

Tout en cheminant vers le bourg, on longe le cimetière. Toutes les tombes sont alignées sans un arbre, sans un oiseau, rien que des morts et des fleurs artificielles qui jettent un œil sur la mer en bas. Dans un jardin exotique, une tourterelle raconte son bonheur d'être là, perchée sur la branche d'un tamaris. On la voit à peine, elle se cache.

Plus loin on perçoit le bzzz bzzz des abeilles qui récoltent le si précieux nectar des fleurs de rosiers sauvages, elles s'en donnent à cœur joie – le miel sera bon cette année.

Ah la mer, on la suit, on entend le cliquetis des vaguelettes qui s'étirent à l'infini vers le large, vers les rochers au loin.

Tiens, un pêcheur revient des parcs à huitres, ses rames clapotent dans l'eau : un coup à droite, un coup à gauche puis il saute sur le sable mouillé. Un couple de goélands est déjà là, prêt à bondir sur ce retour de pêche fructueux !

Au bourg, il y a de belles maisons bretonnes, en pierre, en granit, il y a de beaux passages fleuris. Elles sont presque toutes fermées ces maisons, elles attendent patiemment les familles qui vont se poser là, pendant quelques semaines, cet été. Les enfants y animeront les rues et les plages ; les adultes iront au marché puis envahiront les terrasses tout en contemplant la mer.

Catherine Cellier

LES CHAPEAUX RONDS



Retour à Saint-Jacut, ce lundi 9 juin 2025. Rien n'a vraiment changé depuis l'an passé. Il fait toujours aussi beau, comme si le soleil n'avait cessé de briller, sans interruption, depuis 365 jours. Je ne sais pas si cela est vraiment scientifique. Je n'ai que peu suivi les bulletins météorologiques sur Saint-Jacut-de-la-mer cette année pour être honnête.

Mais est-ce si sûr que rien n'a changé ? Dans le jardin de l'abbaye, la statue imposante, en bois, qui ressemblait aux célèbres personnages mystérieux que l'on trouve sur l'île de Pâques, s'est volatilisée. Qu'est-elle devenue ? Personne n'a de ses nouvelles.

Dans le hall d'entrée, en attendant mon tour à l'accueil, je pose un regard circulaire sur la pièce. Je remarque un petit cochon arborant la marque Hénaff, bien visible, prêt à recevoir les dons des visiteurs. Était-il présent ce petit cochon l'année dernière ? Plus loin, mes yeux se posent sur une belle porcelaine de Bécassine, vous la connaissez tous, c'est ma cousine. Je n'ai pas souvenir de sa présence. Alors, le décor a-t-il réellement évolué ou est-ce moi au contraire qui ai changé ?

Mon tour arrivant, Annie de l'accueil, me tend la clé de ma chambre, en m'annonçant fièrement que je vais disposer de la chambre Roland Garros. Rolland Garros à Saint-Jacut ! Est-ce que je ne serais pas en train de rêver dans un mauvais songe où la côte d'émeraude et la porte d'Auteuil se confondent, comme cela arrive dans les rêves. En peu plus tard, j'ouvre la porte de ma chambre, je tire les rideaux et là surprise ! J'ai face à moi un court de tennis. Rolland Garros ! Non ce n'est pas un rêve finalement.

Pour finir, je remarque que la semaine d'écriture commence sous le signe des chapeaux de notre groupe : les chapeaux amenés dans les bagages, ceux oubliés à la maison et ceux achetés dans le bourg de Saint-Jacut. Une constance me frappe cependant. Ils sont tous ronds. Mais comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ? C'est pourtant évident : ils ont des chapeaux ronds, vive la Bretagne.

Philippe

JE ME SOUVIENS,

Le cri rauque du goéland au bec puissant, silhouette grise et blanche découpée sur le ciel. Planant, glissant sur les courants d'air. Un seigneur de la mer sans couronne décrivant de larges cercles au-dessus de son royaume liquide.

D'un coup d'aile assuré il plongeait dans les profondeurs marines en repliant ses ailes, attaquant ses proies, poissons trahis par leur éclat d'argent. Dominant, chassant, tuant, broyant sans pitié la victime.

Sur la falaise un pêcheur vieillissant l'observait aussi et sans me regarder il a dit : « *quand la pêche est bonne, le goéland pardonne* ».

Le magnifique oiseau reprenait de l'altitude régnant en maître absolu qui n'a peur de rien, ni de personne. Il appartient au vent et à la mer...

Je m'en souviendrai.

Marina

J'ouvre la fenêtre
Une odeur de chèvrefeuille —
La nuit sera douce

La mer est partie
Elle s'est échappée au loin —
Souvenirs d'antan

Rochers massacrés
Les coquilles écrabouillées —
Cimetière d'huîtres

Philippe

DIABOLIQUES VOLCANS

Toute petite déjà, tu rêvais de voyages, d'horizons lointains, de paysages colorés, violemment vivants, toujours en mouvement. Tu rêvais de volcans en éruption, qui jaillissent jour et nuit, qui explosent même parfois, qui crient leur colère de feu, dans la langue de la nature si difficile à déchiffrer. Tu étais passionnée par les vulcanologues, qui suivaient avec fougue la naissance des bébés volcans ou le réveil des ancêtres, trompeusement assoupis.

Et alors ? As-tu poursuivi cette voie des volcans, si chère à ton cœur ? Jeune, tu as enfilé tes chaussures de randonnée, pour aller arpenter la chaîne des Puys, avec ceux et celles qui sont devenus tes amis pour la vie... Ces majestueux volcans endormis d'Auvergne t'ont

donné de l'élan, t'ont communiqué leur tellurique énergie, t'ont donné le goût de marcher dans la nature, seule ou en bonne compagnie, avec ton sac à dos, ton duvet et ta bonne humeur ! Peu importe si tu dormais le soir dans des endroits improbables, comme la grotte creusée dans un ancien volcan, où il avait fait si froid la nuit, au mois de juillet ! L'imprévu et l'inattendu te réjouissaient. Même si tu t'es finalement dirigée, à marche forcée, vers des études sérieuses, raisonnables, trop raisonnables peut-être, tu n'as pas vraiment trahi les volcans, ni l'envie de cheminer sur les GR de la vie, quelles que soient les difficultés rencontrées, les obstacles à surmonter... Ton plaisir à imaginer de nouveaux chemins, à boucler ton sac à dos pour te mettre en route s'est trouvé sans cesse renouvelé.

Te revient en mémoire cette incroyable et interminable journée de marche, au Piton de la Fournaise, à l'île de la Réunion, en 1988. A l'origine, ce devait être une petite balade tranquille, pour touriste en mal d'exotisme, à la demi-journée. Que nenni ! Une erreur de balisage et d'appréciation de l'itinéraire, comme cela arrive aussi sur les chemins de la vie l'a rapidement transformée en épreuve d'endurance et même de souffrance, jusqu'à la tombée de la nuit, si brutale sous les Tropiques.

Au lieu de gravir la pente directement pour atteindre facilement le sommet du volcan, tu t'es inconsciemment embarquée dans un immense détour autour du géant des enfers, avec ton compagnon de vie. Heureusement, votre soutien réciproque, la solidité de vos liens vous a permis de vous épauler mutuellement, de tenir bon, malgré la fatigue, la soif, les pieds endoloris par la marche dans les scories... A tour de rôle, vous avez craqué, l'un puis l'autre, en disant : « C'est fini, je n'en peux plus, je reste là où je suis tombée, où j'ai trébuché au milieu des roches volcaniques si hostiles ». Les ressources en eau étant épuisées, plus rien à manger, pas de téléphone portable bien sûr à l'époque pour prévenir qui que ce soit, ni de GPS pour savoir exactement où vous étiez (au milieu de nulle part, des anciennes coulées de lave inhospitalières partout), même pas de lampe frontale...

Vos chances de retrouver à temps l'unique escalier salvateur, taillé dans la roche, permettant de sortir de l'Enclos, paraissaient bien minces. Vous avanciez si lentement, si péniblement, que votre objectif, en ligne de mire, semblait s'éloigner à chaque pas. Déjà, l'obscurité vous guettait inexorablement. Si les ténèbres réussissaient à vous envelopper de leur funèbre manteau, avant que vous ayez atteint la première marche, c'en était fini. Vous seriez restés à jamais prisonniers du cratère, au pied de la gigantesque muraille noire infranchissable. Personne ne serait venu à votre secours dans ce désert minéral et vous n'aviez rien pour vous protéger de la morsure du froid nocturne à cette altitude. Quels terribles inconscients vous étiez ! Pourtant, c'était bien écrit juste avant de descendre dans l'Enclos. Des panneaux avertissaient le randonneur débutant : « Soyez prudents et prévoyants ! » En puisant dans les tréfonds de vos ressources, vous avez finalement réussi à triompher des pièges volcaniques et à ressortir de cet enclos infernal à la nuit tombée, épuisés mais sains et saufs. « Plus jamais de mortelle randonnée » aviez-vous pensé le soir même...

La belle réussite est peut-être d'avoir pu poursuivre ton chemin par la suite, parfois juste mentalement, quand la santé semblait s'échapper, mais fort heureusement la plupart du temps sur tes deux pieds, et parfois sur des centaines de kilomètres, à travers les champs d'étoiles...

Anita

SOUVENIRS

Moi Sophie, je me souviens, nous sommes partis un matin de haute mer sur le voilier 'Titikaka' de Roger, sans destination précise. Nous étions six, des couples, dont Roger et son compagnon

Henri, Antoine avec sa femme Amandine et donc moi Sophie avec mon alter ego Pierre. En plein océan le voilier a chaviré sous une grande et grosse vague de cette mer démontée, nous nous retrouvâmes échoués, naufragés sur une île, sans trop de vivre et donc il y avait un risque de mourir de faim à très court temps. Mais au début nous étions un peu inconscients.

Les jours passant la faim nous tirait de plus en plus, la plupart du temps nous faisons la sieste.

A un moment donné Antoine pris d'une envie pressante se dirigea vers les rochers pour assouvir son besoin naturel, Henri le voyant s'éloigner lui cria « Antoine attention : Qui pisser contre le vent, se rince les dents » Antoine lui répondit "Demain soufflera le vent de demain."

Je me souviens, moi Sophie... ! Au bout de quelques jours nous nous retrouvâmes sans nourriture, plus rien à manger, nous commençons à nous engueuler, de qui irait pêcher ou bien trouver de l'eau potable, pour nourrir ces six naufragés que nous étions, j'avais peur que l'on finisse par se bouffer entre nous. Je me souviens, moi Sophie ... !

Tugdual

LIMERICK DE BRYAN

Il était un gentil marin pêcheur à Saint-Jacut
Qui, chaque fois qu'il sortait en mer, se retrouvait cocu.
Il était pourtant si heureux de retrouver son amour,
Il lui faisait alors des câlins trois fois par jour.
Le pauvre ! Quand il prit sa retraite, sa femme les quitta, lui et Saint-Jacut.

L'APPEL DE LA MER

Je me souviens bien de ce roman de Pierre Loti « Pêcheur d'Islande » paru en 1886

Une jeune bourgeoise parisienne, Gaud revient à Paimpol et tombe amoureuse d'un jeune marin Yann qui part en mer, une bonne partie de l'année, au large de Terre Neuve afin d'y pêcher la morue.

C'est le moment de partir, l'équipage est prêt, le chalutier est rempli de vivres mais il pleut sur Paimpol depuis plusieurs jours, le brouillard y est épais, la corne de brume retentit plusieurs fois par jour.

L'équipage attend, tout en vidant les verres au bar de la Marine, le capitaine retarde encore le départ mais allons qui *trop écoute la météo, passe sa vie au bistrot*. Il faut y aller, le jour dit, ils sont tous là, présents au rendez-vous.

C'est le grand départ, les femmes, les enfants, les vieillards sont tous là sur le quai, les yeux humides, rivés sur ce soleil blafard qui fait trembler les travailleurs de la mer.

Yann et Gaud s'enlacent une dernière fois dans ce tumulte abrutissant. Ils tremblent. Impossible de se quitter. Ils ont le cœur en lambeaux. Il ne cesse de lui répéter qu'il reviendra en Aout. C'est sûr !

Yann lui c'est un marin, un forçat de la mer et cela de père en fils. Ce sont tous des sacrifiés de la mer, de génération en génération.

Il sent l'appel du large, la force des vagues hurlantes qui font tanguer le bateau avec la peur au ventre, la peur de ne pas revenir, de ne pas revoir les siens.

C'est aussi la vie à bord, la vie avec ses compagnons d'infortune où le mauvais alcool coule à flot, les soirs de détresse puis il tombe raide sur sa couche avec pour seul rêve une maison, une belle maison avec un jardin.

Le jour, le pont se transforme en abattoir flottant, la peau des morues glisse entre les lames des couteaux, les oiseaux de mer volent par milliers au-dessus de ces décolleurs, à l'affût de viscères sanguinolents.

La sirène hurle le départ : *les femmes de marins, femmes de chagrins attendront*, elles attendront des mois, mais en vain.

Çà je m'en souviens.

Catherine Cellier

NORMANDIE, TREMPLIN POUR UN JEUNE AMBITIEUX

Ça y est, il est sur la passerelle, il va enfin gagner le pont du paquebot Normandie, des mois qu'il en rêve de cet instant. Il se sent le roi du monde, accompagné du cri des mouettes, des sirènes du paquebot, de la rumeur de la foule sur le quai du Havre, venue accompagner, saluer ou regarder les voyageurs avant leur départ.

Lui, il est seul mais peu lui importe. Il a été sélectionné après de sévères entretiens pour faire partie de l'équipage. Il a été sélectionné pour faire partie des 1300 membres de l'équipage au service des presque 2000 passagers. Mais pas pour faire partie du personnel de l'ombre, de celui des cuisines encore moins de celui des salles des machines. Ah non,

cela est totalement exclu. Lui, il sera au bar de la 1^{ère} classe. Là, il le sait, il pourra côtoyer des personnalités de la finance, des artistes, des hommes d'affaires, des industriels, des mondains de la « high society » américaine, ainsi que leurs femmes, leurs épouses, leurs maîtresses et pourquoi pas des aventurières et des veuves.

Il rêve, la vie est courte, il ne veut pas végéter et perdre sa jeunesse. C'est maintenant qu'il doit vivre. Il connaît son charme, son charisme et sait qu'il sera irrésistible sous son uniforme de barman, parfaitement coupé et ajusté à sa silhouette musclée et élancée.

Cela lui semble tout-à-fait justifié. Des mois qu'il perfectionne son anglais, son maintien, sa culture générale en lisant et en s'informant de tout ce qui se passe dans le monde des arts, de l'industrie et des livres. Des mois qu'il s'initie à l'élaboration de magnifiques cocktails pour être embauché comme barman.

Originaire de Saint-Nazaire, depuis tout gamin, il a vu ces géants de la mer naître dans les chantiers navals de la ville. Il s'est juré qu'un jour, il partirait sur l'un d'entre eux.

Cette traversée, jamais il n'aurait pu se l'offrir comme passager. Des années de labeur n'auraient même pas suffi à payer la traversée. Alors il a rusé. Il veut la 1^{ère} classe, sinon rien. Il veut le luxe, la vitrine de l'art français, les arts décoratifs qu'il a découvert à Paris, lors de l'exposition universelle de 1925 et qui l'ont fasciné.

Il embarque avec sa petite valise qui semble ridicule quand il lorgne la passerelle des passagers qui, elle, regorge de porteurs transportant les malles-cabines Louis Vuitton des voyageurs de 1^{ère} classe.

Il rêve, il rêve à toutes ces femmes qui viendront se percher sur les hauts tabourets du bar dans leurs merveilleuses robes de soirée au bruissement feutré, à leurs parfums enivrants aux noms comme des poèmes « l'Heure Bleue », « Shalimar », « Jicky » qui se pencheront sur lui pour lui commander un cocktail aux noms si piquants « le White Lady », « le Gin Ricky », « le Side-Car », « le Marie-Pickford », « les Abeilles à genoux », « la Dame Blanche », « le Hanky Panky », tous il les connaît tous.

Il sait qu'il saura allumer leur désir et qu'il connaîtra, lui aussi, entre les bras de certaines, après son service, des moments inoubliables dans les cabines de luxe des 1^{ères} classes, certains soirs.

Il entend depuis des mois, dans ses rêves, le tintement cristallin des coupes de champagne Daum. Il se voit louvoyer avec un plateau chargé de cocktails aux couleurs si lumineuses parmi les fauteuils et les guéridons art déco, dessinés par les meilleurs décorateurs, dans les salons ornés de bas-reliefs, de frises, de panneaux de verre peint par les meilleurs architectes. Tant de beauté, tant de beauté, mon Dieu, quel bonheur, quelle plénitude...

Pour l'heure, il se dirige à l'arrière du paquebot où se trouve la cabine qu'il devra partager avec un autre membre de l'équipage. Une minuscule cabine avec deux couchettes superposées. Le choc est rude mais son optimisme à toute épreuve et sa rage de vivre reprennent le dessus. Dans quelques jours, il sera à New-York, New-York, la ville de tous les possibles et murmure pour lui seul « Fais que le rêve dévore ta vie afin que la vie ne dévore pas ton rêve »

Jocelyne

DÈS QUE LE VENT SOUFLERA

Elouan est allongé sur son lit dans sa chambre d'hôtel. C'est sa dernière nuit à terre. Il ne trouve pas le sommeil. Dès le lendemain, il sait qu'il ne pourra plus dormir que par séquences de dix minutes au maximum. Demain, c'est le grand jour. Mais ce soir, tout s'embrouille dans sa tête. Les pensées, les émotions surgissent, confuses. Va-t-il parvenir à rejoindre Morphée et ses bras reposants ?

Elouan ne trouve pas le sommeil. Il pense à son bateau, Ar skin glas, le rayon vert en français, pour l'instant solidement amarré au quai du port des Sables d'Olonne. Le monocoque est pour quelques heures encore, tel un cheval maintenu dans sa stalle de départ. Mais il sait que demain, il ne pourra plus le contenir et devra libérer le pur-sang des mers. Un bateau de course n'est jamais complètement prêt. Il faudra faire les derniers réglages, les ultimes préparatifs avec toute l'équipe qui sera avec lui sur le pont, jusqu'à la dernière minute. Puis, ses coéquipiers quitteront le navire, un à un. Ce sera le départ à 13H20. Elouan sera seul alors, pour franchir la ligne de départ avec son géant des mers de soixante pieds pour un tour du monde sans escale et sans assistance.

Elouan ne trouve pas le sommeil. Il pense à cette course mythique, à ses illustres prédécesseurs marins qui ont fait la légende du Vendée Globe Challenge. À vingt-trois ans, il sera cette année le benjamin de l'épreuve. Il passera si tout se déroule bien, trois à quatre mois en mer.

Les meilleurs pour cette édition mettront moins de deux mois à revenir aux Sables d'Olonne. Il n'est plus aussi certain de ses forces physiques et mentales, de sa préparation, des qualités de son bateau.

Il se sent soudain bien jeune et inexpérimenté, ce soir, pour une telle aventure. Le doute l'a envahi en cette veille de départ.

Elouan ne trouve pas le sommeil. Il sait que dès demain soir, il va affronter du gros temps pendant toute la traversée du golfe de Gascogne. Bien plus loin, il faudra passer le Cap de Bonne Espérance, contourner l'Antarctique sur les redoutables mers du Sud, puis dépasser le légendaire Cap Horn. Ce n'est pas pour rien que cette course s'appelle l'Everest des mers. Le jour de Noël, il sera seul, à bord du bateau et ouvrira sa petite bouteille de champagne et le cadeau que lui a remis sa mère aujourd'hui.

Tard dans la nuit, Elouan s'endort, enfin. Il fait un songe étrange dans son sommeil. Il rêve qu'il escalade une très haute montagne. La montée est interminable, lente, dangereuse, solitaire.

Épuisé, il parvient au sommet puis s'effondre à bout de force. Il se réveille en sursaut, tout son corps en sueur. Il ne parlera à personne de son rêve.

Philippe

DEMAIN

Bientôt demain
Enfin demain
Le grand jour était là
Ce voyage, il l'attendait depuis si longtemps

50 ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait débarqué avec femme, enfants et bagages à la recherche de l'Eldorado. Il partait alors faire fortune, il avait mis dans ses malles toute sa vie et il apportait son savoir-faire en gastronomie française.

Comme il ne doutait pas de ses talents culinaires, il avait fait graver en France l'enseigne « Au petit Trianon » qu'il suspendrait au-dessus de la porte d'entrée de son premier restaurant.

Mais aujourd'hui il voulait rentrer au pays de ses racines retrouver tous ces visages désormais froissés dont il se souvenait si bien mais qu'il aurait du mal à reconnaître. Et cette fois-ci, il laissait tout. En vieillissant il n'avait plus beaucoup de besoins, les enfants se débrouilleraient pour vider, vendre, donner ou jeter les objets leur ayant appartenu.

Il avait choisi de faire ce voyage en bateau comme il l'avait fait 50 ans plus tôt.

Il se souvenait du mal de mer, des enfants malades, du roulis incessant, du bruit des machines, des odeurs d'huile de moteur. Mais aujourd'hui les conditions étaient très différentes : l'énorme paquebot semblait écraser la mer de sa masse donnant l'impression de naviguer sur une mer d'huile.

Ce long voyage, 12 jours de traversée lui laisserait le temps de canaliser ses émotions, un frisson lui parcourut le dos et déjà les larmes le submergeaient.

Non vraiment il ne regrettait pas d'avoir choisi ce voyage sur le Queen Mary et cette cabine avec balcon sur la mer. Si c'était son dernier voyage comme il le pressentait, il le voulait magique, féérique.

Les autres passagers semblaient tous d'humeur festive, lune de miel, anniversaire de mariage ou autre événement. Tant mieux, il serait ainsi plus facile de cacher sa mélancolie !

Les activités ne manquaient pas sur ces croisières de luxe, spectacle, théâtre, danse, conférence, casino, jeux de société ... et la restauration était à la hauteur de ses attentes. Pourtant on s'en doute il était très exigeant.

Soudain le cri des goélands ou des albatros lui firent réaliser que la cote était proche. La traversée tirait à sa fin, un autre voyage l'attendait : il allait enfin retrouver Angers, sa ville natale et son imposant château qui lui, n'aurait pas changé.

Chantal Delpuech

BISTRO MARIN

Ils se souviennent, quelle galère, cette pluie ! Bruineuse au début puis violente depuis hier midi !

Oui, mais quand même, rappelle-toi, ces creux de 3 mètres dans le port et ces quarante jours de pluie. On ne pouvait pas sortir sans risquer de fracasser le bateau d'un collègue ! Rappelle-toi, à l'époque on disait : qui trop écoute la météo passe sa vie au bistro.

Mais nous, à nos âges avancés, on n'a pas besoin de mauvais temps pour passer nos vies au bistro. Ce serait juste les sous qui manqueraient un peu, même si on est très raisonnables ! A la retraite, quoi de mieux que le bistrot, il faut garder le contact avec la société !

De l'étage de ce bistro, on voit les vagues démontées, comme en 86 (c'était bien en 86 ?), cette année des 40 jours de pluie et tempête de suite, dont trois bateaux ne sont pas revenus ! Toi, tu as fait fort, sortir dans plus de la moitié de ces 40 jours-là, et réussir à être encore à ton poste après !

Moi, j'étais sur le bateau d'Eusèbe, tu le sais, et après le naufrage, pourtant à 300 m des côtes, j'ai failli y passer comme mes 2 compagnons. Le pauvre Eusèbe, il ne pourra pas plus trinquer avec nous sous ses 30 mètres d'eau. Finalement, ma femme avait raison, pour une fois, en insistant sur les cours de natation. J'ai jamais nagé aussi efficacement. C'est face à l'obstacle qu'on juge le pur-sang !

Il se firent resservir une tournée, pour éloigner ces spectres trop proches ...

Dominique

HAUT LES CŒURS !

L'aventure, ah ! l'aventure !

Voilier élégant, couchers de soleil à venir, escales sur des îles aux sables d'or...

Vaguelettes dansantes, petit vent, spi gonflé, montée de la houle...

Agitation, vagues nerveuses, puis grosses, tangage sur le pont...

Respiration à contretemps, regard fixe, estomac qui chaloupe ...

Chant d'un marin aux yeux glaz

Demain soufflera le vent de demain...

Viscères en vrac, bile jaunâtre dédaignée par les mouettes voraces...

Nausées infernales par-dessus la rambarde, jambes tremblantes, vêtements maculés ...

Puanteur, spasmes douloureux, tripes vides, dégueulis, épuisement...

Pieds instables sur le pont, odeurs rances, couchette, matelas, s'allonger...

Réveil lumineux, l'horizon redevenu horizontal, vraiment horizontal...

Goulées d'air frais respirées jusqu'à l'ivresse...

Véronique

LA 1^{ERE} ESCALE



Le taxi emmène Jacques à la Marina de Lisbonne depuis l'aéroport. Il est le dernier à embarquer. Une fois arrivé, il cherche sur son petit papier l'emplacement qu'on lui a communiqué : code 03C4, quai B, place 118. Au fil de son avancement il est heureux de retrouver le cliquetis incessant des drisses sur les mâts, de sentir le doux balancement du ponton au rythme de ses pas, le bruit des roulettes de son sac sur les lattes en bois. Il

repère les bateaux, ceux qui naviguent, qui font le tour de la Méditerranée ou de la terre, avec leur coque un peu dépolie, le désordre organisé de leur cockpit avec des drapeaux de tous les pays et ceux qui sont trop beaux, trop parfaits, qui ne sortent du port que pour une petite virée de quelques heures et qui restent à quai pour une fiesta le soir en dérangeant les navigateurs qui dorment.

Ses équipiers déjà arrivés plus tôt sont-ils à bord ? Il avance sur le ponton, place 100,101... 117, ça y est, il les voit en train de s'affairer. Après les embrassades de retrouvaille, Jeanmi fait le bilan des vérifications. Il y a un problème, l'hélice ne tourne pas. Est-ce des algues qui gênent ou une vraie panne ? Il va falloir plonger pour voir ce qui se passe. En tout cas pas Jacques qui n'est pas assez bon nageur. C'est le chef de bord Jeanmi et Christiane qui s'y collent. Après avoir enfilé leur combinaison de plongée, eaux salées des ports obligent, ils s'enfoncent doucement dans l'eau. Il les voit réapparaître très vite et replonger plusieurs fois.

Le constat n'est pas brillant, il va falloir envisager une réparation qui va les retarder d'une journée. Jeanmi file à la capitainerie pour prendre les mesures nécessaires.

Après une journée à attendre la réparation pour les uns et de tourisme pour les autres, ils peuvent enfin partir. Tout compte fait, ce retard leur a permis de s'amariner en douceur, pensent-ils bien naïvement. D'autant plus que la navigation commence par plusieurs heures sur le Tage avant d'atteindre la mer.

Ils pensent être dans les meilleures conditions possibles pour commencer leur croisière. Sauf que la mer ce jour-là est déchaînée, le vent forcé de plus en plus. Arrivés dans l'Atlantique, ils sont obligés de prendre des ris une fois, deux fois. En plus du vent, il y a une forte houle et le bateau est secoué dans tous les sens. Les uns après les autres, ils se retrouvent avec le mal de mer. Même Jeanmi qui tient la barre avec courage est tout vert. Tout le monde est sur le pont, pas question de descendre dans le carré sauf en cas de nécessité pour calculer la route. La mer fait office de bassine pour se soulager.



Ce jour-là l'escale est très courte et une fois arrivé au port, tout le monde part se coucher sans manger.

Le lendemain, c'est par beau temps et tellement peu de vent qu'ils repartent au moteur.

Aline

Très tôt le matin
Vite courons sur le chemin
Capter l'air marin

AM R

KAMAK

Kamak, drôle de nom pour un bateau. Il paraît que cela veut dire « rapide » en dialecte inuit. Ils vont certainement en avoir besoin. Il regarde Kamak arrimé à son quai de Reykjavik. La maigre lumière de septembre illumine ce jour pluvieux. Le cercle polaire n'est pas très loin et on le ressent. Une fine bruine frappe les vitres du carré de ce beau voilier de 27 mètres. Ce n'est pas un voilier ordinaire. Il est fait pour casser la glace avec sa coque d'acier de 5 cm et ses 30 tonnes. Un costaud taillé pour les expéditions polaires. Il le regarde d'un œil un peu embrumé par les restes de la nuit précédente dans les bars du port. C'est fou ce dont sont capables ces Vikings lorsqu'il s'agit de faire la fête. Sa bande de copains autour de lui a également l'air absent des gueules de bois à se faire coiffer par un ébéniste. L'expédition part demain pour un mois d'exploration dans le fjord Scoresby au Groenland. Le plus grand fjord du monde et accessoirement territoire privilégié des ours polaires. Le projet est d'aller au plus près des glaciers producteurs d'icebergs pour observer ces énormes morceaux de glace qui se détachent pour ensuite dériver vers la haute mer. La robustesse du Kamak va s'avérer très utile pour casser la glace de mer qui apparaît ponctuellement en cette saison.

Ils ont mis un moment pour monter cette expédition, mais là c'est parti. D'abord trois jours de mer pour traverser le détroit du Danemark pour rejoindre la côte Est du Groenland et puis trois semaines d'exploration du fjord en s'échappant avant qu'il ne soit pris par la banquise et l'hiver polaire.

Kamak est la pièce maîtresse du dispositif, à la fois moyen de déplacement et lieu de vie itinérant. Inutile de préciser que la côte est du Groenland ne dispose d'absolument aucun lieu de vie humaine hormis le village inuit d'Ittoqqortoormiit. 500 âmes regroupées à flanc de colline dans des maisons multicolores et ravitaillées deux fois par semaine par un petit coucou décollant de Reykjavik ou par quelques navettes maritimes lorsque la banquise le permet. Ce sera la seule escale de l'expédition.

Ils sont tous là sur le quai, les huit passagers, montagnards aguerris, le capitaine, son second, le cuistot et puis Jean le chef d'expédition et propriétaire du bateau. Un profil atypique ce Jean, à la fois guide de montagne de Chamonix et marin polaire. Il dit toujours en rigolant être à l'intersection des deux populations ayant le plus fort taux de mortalité avant 50 ans.

Il regarde encore ses camarades d'expédition, joyeux, enjoués, rigolards, un peu anxieux cependant. Il y a dans ce groupe des sommets gravis, des exploits sportifs, des expéditions himalayennes mais là c'est l'inconnu total. On se regarde, on se jauge. On va le faire, bien sûr !

Kamak attend paisible et sûr de lui. Il a fait assez d'expédition depuis ces dernières années pour redouter celle-là. On embarque donc pour une première nuit à bord. Le capitaine vérifie la météo. Il va falloir se faufiler entre deux dépressions au sortir de la protection des côtes islandaises. Ça va secouer un peu annonce le second en souriant. On propose de servir le dîner avant le départ, bonne idée !

Kamak s'élançait d'abord au moteur puis on déploie foc et grand-voile. C'est parti. L'émotion est maximale. Le soleil tombe dans la mer à l'horizon. On n'a pas fait rentrer 800 kg de ravitaillement pour rien. Apéro !

Serge

TAMANRASSET

Il en rêvait depuis si longtemps de « refaire le Sahara ». Après mûre réflexion, Olivier se rendrait en avion à Alger, il prendrait un bus pour l'oasis de Ghardaïa, l'auto stop lui permettrait de rejoindre Tamanrasset et c'est en 4x4 qu'il irait admirer le lever de soleil sur l'Assekrem avec son ami-guide Abdel.

Longer la baie d'Alger, arpenter les ruelles escarpées de la Casbah, déguster les poissons grillés de la Pêcherie : il le ferait.

Le bus de nuit pour Ghardaïa serait un bon compromis : arriver à l'aube rougeoyante sur la place du marché, y siroter le fameux thé à la menthe puis courir vers la palmeraie pour y surprendre le murmure de l'eau dans les canaux : une belle leçon de vie et d'harmonie avec la nature.

La Nationale vers Tamanrasset ne serait qu'un défilement de paysages tantôt dunaires, tantôt rocheux jouant avec les ombres et la lumière. Dormir sous les étoiles à l'affût du moindre petit bruit puis plus rien !

Dans le Hoggar, une chaleur aride l'envahirait, il serait alors accueilli dans la famille Touarèg de son ami Abdel : Quelle Hospitalité, quelle délicatesse !

Il rêvait, quand soudain les médias annoncèrent l'arrestation de Boualem Sensal à l'aéroport d'Alger.

Son sang ne fit qu'un tour : Qu'allait-il décider ?

Et si j'étais retenu moi aussi à la frontière, soumis à un interrogatoire embrouillé : surtout ne pas évoquer la famille d'Abdel. Peut-être valait-il mieux réserver un hôtel à Tamanrasset ?

Et puis, les routes ne sont sans doute pas sûres : les policiers vont me racketter ; quelles vont être les réactions des gens du désert à mon égard, dans un tel contexte : un espion à la solde de la France, un fou à la parole bâillonnée ?

Olivier avait peur soudain. Ses réflexions, ses hésitations devenaient insensées, hors de contrôle.

Puis lentement la peur s'estompa, devint hésitation puis il pensa...

Abdel et sa famille l'attendent à Tamanrasset, ils veulent le voir, l'entourer, le chérir et surtout : ils ont tant de choses à se dire, à partager.

Catherine Cellier

MON ÎLE

Combien de fois, au cours de ma vie, ai-je rêvé de me retrouver sur une île ? Une île déserte ? Non, pas vraiment, plutôt, comment dire, une île où je serais totalement inconnu, où personne de mon entourage ne connaîtrait son existence, où je pourrais pour quelques temps me mettre « entre parenthèses », m'offrir le luxe de disparaître momentanément.

Pas dans la peau d'un Robinson cependant. Car lui, a passé 28 ans seul puis avec Vendredi sur son île. Et les débuts furent très difficiles. Quant aux rapports maître/serviteur, ce n'est pas vraiment le modèle que j'entretiens avec mes semblables.

Alors, je pense à la superbe chanson d'Henri Salvador, « dans mon île », et c'est déjà beaucoup plus séduisant. Une île où l'on ne fait rien, où les cocotiers se balancent doucement, où ma doudou et moi jouerions, comme dit Salvador, au jeu d'Adam et Eve dans ce paradis. Le bonheur ? Sans doute, au début, mais à la longue, je n'en suis pas si sûr. Je finirais par m'amollir, à me laisser aller, à devenir une loque sans presque aucune activité physique, hormis ... (en tous les cas, aucune activité intellectuelle). Et entre nous, soyons francs, « vivre d'amour et d'eau fraîche » est une belle supercherie, non ?

Mais à quoi pourrait donc ressembler mon île ?

À une terre loin d'un continent. Je hais les hordes de touristes. Seuls y viendraient, au terme d'une longue traversée, les passionnés, les curieux. Avec un climat tempéré, bien-sûr, et des cascades d'eau douce où se rafraîchir et se baigner viendraient compléter les bains marins.

Une île où la végétation serait luxuriante. J'adore ce mot « luxuriante », on y trouve « luxe », (ah Baudelaire, comme je te comprends) et « riante », cette idée de légèreté, de joie, de bien-être. Et puis des oiseaux, des oiseaux aux plumages colorés, des oiseaux aux chants variés et harmonieux qui se répondraient dans les hautes futaies. Il y aurait ces essences de bois précieux aux parfums odorants, ces arbres qui fournissent les meilleurs fruits, bananes, noix de coco et d'autres que je ne connais pas.

Il y aurait aussi ces plages de sable fin, si fin qu'il ressemble à du sucre et où il serait si bon de s'endormir la nuit sous des milliers d'étoiles. Dès le matin, on partirait à la pêche, juste le nécessaire pour le repas. Un poisson tout frais, grillé sitôt pêché, accompagné d'épices pour le sublimer.

Il y aurait une flore, des coraux et des poissons magnifiques aux formes et couleurs incroyables. Je pourrais nager parmi eux en toute quiétude et les contempler ébloui. Quel mystère que cette perfection de la nature.

Il y aurait surtout une population qui vivrait ainsi comme ses ancêtres, préservée de la civilisation de consommation. Ils auraient des dieux bienveillants qui donneraient lieu à des cérémonies de danses, de musiques et de festins pour les honorer et qui réuniraient toute la communauté, des petits jusqu'aux vieillards dans un partage de chants, de danses, de récits ancestraux.

Mais voilà, j'habite dans une île bien réelle, celle-là, l'Île-de-France. Je suis dans ma petite voiture coincée sur la francilienne et je regarde cet interminable cordon de véhicules, le long de petits arbustes rabougris et de zones industrielles laides et monotones. Je ne peux même pas fermer les yeux pour revoir mon île en songe. Alors j'enclenche mon CD dans le lecteur et j'écoute encore une fois, « dans mon île » en me laissant bercer par la voix chaude et la guitare de Salvador.

Jocelyne

ALLER SIMPLE

Marie-Thérèse avait 22 ans et ne connaissait bien que la ville où elle avait vu le jour en 1940 : Alger. Son père, d'origine syrienne, était un haut fonctionnaire de l'administration française et, à ce titre, il bénéficiait d'un logement non loin du ministère où il travaillait : une très grande villa entourée de magnifiques jardins sur les hauteurs dominant la ville et le port d'Alger. Dans cet environnement privilégié, Marie-Thérèse avait eu une enfance choyée aux côtés de sa petite sœur Françoise. Elle se souvenait encore de leurs courses effrénées à la poursuite des chats dans les allées bordées de fleurs. Toutes deux s'arrêtaient parfois, haletantes, le cœur bondissant, à observer, par-delà la ville d'une blancheur éblouissante qui s'étalait à leurs pieds, la mer d'un bleu azur qui allait se fondre dans le ciel chauffé de soleil. Les deux sœurs s'amusaient à compter les petits points blancs des bateaux qui s'éloignaient au large...

En ce 10 mai 1962, Marie Thérèse se trouve précisément sur l'un de ces bateaux qui s'éloignent de la côte algérienne. Il y a beaucoup de monde sur le pont, des familles

encombrées de valises, des enfants de tous âges qui courent dans tous les sens... Marie-Thérèse est là aussi, avec sa famille. Son père est assis sur la grande malle qu'ils ont remplie à la hâte. Il est fatigué, silencieux, méconnaissable, et fixe obstinément le pont du navire. Sa mère montre une gaieté un peu factice pour distraire Françoise qui ne dit mot. Alors que beaucoup de passagers se sont massés à l'arrière du navire pour voir s'éloigner la côte et leurs proches restés à quai, Marie-Thérèse a gagné l'avant du pont. Les cheveux au vent, le regard fixé sur l'horizon, elle contient les larmes qui lui montent aux yeux : elle revoit les camarades qui, un à un, se sont éloignés d'elle ces derniers mois, les disputes dans la rue qui s'enveniment pour des riens, les bagarres entre jeunes... Et puis il y a eu cet attentat contre le bus qui, habituellement, ramenait son père à la maison. Depuis le jardin, elle avait entendu le bruit assourdissant de l'explosion toute proche et, folle d'angoisse, elle avait couru vers l'arrêt du bus. Elle avait vu les morts étalés sur le sol, les blessés se traînant dans leur sang sur le trottoir, les mères hébétées qui fuyaient avec leurs enfants. Par miracle, son père, retenu par son travail, n'était pas dans le bus ce soir-là... Alors non, Marie-Thérèse ne voulait pas regarder en arrière. À 22 ans, elle était jolie et avait rencontré Fernand, un Italien magnifique avec qui elle s'était fiancée il y a quelques semaines. Lui aussi reviendrait bientôt en France et ils se marieraient. Perdue dans ses rêveries, Marie-Thérèse serrait dans ses bras un chaton apeuré, Aldo, dernier descendant de ses fidèles compagnons de jeu, vivant témoin d'un bonheur désormais révolu.

Michel

LES FANTOMES D'ARCHIBALD

C'était le grand jour, le jour du sans-retour pour Archibald, un aller simple sur l'océan : il allait enfin pouvoir s'échapper et fuir son passé, lui tourner le dos et regarder vers le large, le grand large qui s'ouvrait devant lui, jusqu'à la ligne d'horizon maritime. Il s'était décidé sur un coup de tête quelques jours auparavant. Il avait rassemblé et jeté à la hâte des affaires dans un vieux sac et s'était dirigé vers Cherbourg, avec son modeste baluchon. À l'idée de débarquer dans ce grand port de Normandie, il se sentait déjà l'esprit plus tranquille, en quittant la terre si hostile.

À peine arrivé au port marchand du Cotentin, il se mit en quête d'un cargo, à bord duquel il pourrait travailler, vivre et voyager loin, très loin... Le dur labeur ne lui faisait pas peur. Il avait surtout besoin de chasser des pensées noires, en mobilisant son corps et son énergie, en concentrant son attention sur une activité physique nouvelle pour lui. Une sorte de défi personnel. Il n'était jamais monté sur un bateau, mais qu'importe ! Il était prêt à tout. Rien ne l'effrayait plus à présent.

Il repéra assez rapidement un gros cargo de marchandises, joliment nommé « L'Irrésistible ». La devise de son capitaine était : « Rien, ni personne ne me résiste ! » Cela paraissait de bon augure. Renseignements pris, ce navire imposant transportait du charbon depuis l'Amérique du Sud jusqu'à l'Angleterre, avec cette escale providentielle à Cherbourg. C'était parfait ! Il n'avait plus qu'à trouver le capitaine pour l'amadouer et le convaincre de le prendre à son service, comme homme à tout faire. Il irait « au charbon » sans hésiter et

apprendrait sur « le tas » au contact des autres membres de l'équipage. Comme il n'avait plus aucune attache, ni famille ni amis, la solitude en mer ne l'angoissait nullement. Il se débrouillait avec deux trois mots d'anglais et parlait couramment espagnol, car il avait des origines latino-américaines.

Il choisit d'aborder le capitaine de « L'Irrésistible » au « Bar des marins », alors qu'il s'apprêtait à boire sa bière. Archibald proposa de lui payer sa pinte, puis une deuxième, suivi d'une troisième. Ils allaient enfin pouvoir parler « affaires ». Le marché fut rapidement conclu ! « L'Irrésistible » devait appareiller dès le lendemain matin, à l'aube, sous la pluie battante et par vent violent. Archibald serait donc du voyage, dans l'espoir de réussir à se débarrasser des fantômes, qui venaient le hanter jusque tard dans la nuit. Et quel incroyable voyage ! Quel périple extraordinaire il allait vivre !

Anita

LA COQUE DE NOIX

Tout avait bien commencé. A son réveil, le soleil l'avait accueillie. Elle s'était dirigée vers le petit port grec, maisons blanches et volets bleus si pittoresque. Une agréable traversée de deux heures l'attendait et lui promettait une petite escapade de rêve vers l'île de Kéros au sud de la Crête où elle passait ses vacances.

« Il paraît que c'est joliment fleuri, sauvage et il n'y a presque personne » selon le dépliant touristique. Trop beau pour être vrai, elle aurait dû se méfier.

Elle avait ressenti un doute infime mais bien installé, quand elle avait mis le pied sur ce rafirot ancestral et vu la quantité de personnes montant à son bord, des français comme elle, trop à son avis pour l'espace réduit que présentait le pont de cette coque de noix. Mais le capitaine devait savoir ce qu'il faisait ou ce qu'il avait toujours fait et il était là encore aujourd'hui à transporter les touristes. Un type à la longue barbe broussailleuse, casquette crasseuse, des petits yeux bleus perçants mais le ton accueillant et au pied duquel ronflait un petit chien de race inconnue, tout à fait inoffensif.

Le gars avait crié avec enthousiasme : « En avant toute. »

A peine partis, le ciel s'était assombri comme un café trop corsé, mais le capitaine souriait et les autres passagers aussi, confiants, ils regardaient la mer, heureux, ignorant la menace céleste.

En milieu de parcours une grosse, très grosse vague les a salués comme une bise bretonne, brutale, froide, pleine de reproches, le capitaine avait hurlé : « tout est sous contrôle. Passez à l'intérieur. Mettez-vous à l'abri. » Elle avait vu sa main se crispier et blanchir sur le gouvernail et son petit clébard faire du surf sur le plancher du pont. Sa crainte s'était intensifiée, le stress titillait son estomac, le rafirot tanguait tel un culbut, elle angoissait sérieusement.

Il a tenté un retour vers le port de départ, mais ça ressemblait à un jeu de quilles avec des canards vivants. Tout le monde tombait les uns sur les autres.

S'agrippant où elle pouvait, elle a préféré remonter sur le pont, à l'air libre c'était plus respirable qu'au fond de la coque où les autres passagers vidaient toutes leurs tripes. Elle a

regardé le capitaine comme un dieu grec avec le pouvoir de tout arrêter, raté. C'était un simple mortel...

La mer grondait, le vent hurlait dans un tumulte d'enfer. Les flots en colère menaçaient de retourner le fragile bateau. Le capitaine combattait un ennemi qui ressemblait à un kraken marin à l'esprit vengeur.

Au loin, l'île de rêve, morceau de terre isolé, s'était transformée en chimère sauvage, entourée de légendes et de naufrages. Elle leur refusait l'hospitalité.

Soudain, une grosse vague haute comme un mur vivant s'est abattu sur le pont, ne contrôlant plus rien le capitaine a perdu pied, la coque de noix a gémit et dans le fracas des planches, les passagers ont crié, hurlé, prié et sont tombés à l'eau avec les morceaux brisés du bateau.

Sous ses yeux affolés elle a vu le capitaine serrer son petit chien contre lui s'abandonnant à la furie, englouti, disparu vers les sombres abysses de la mer Égée.

Elle est la seule à être revenue. Elle raconte, mais, personne ne la croit...

Marina

LE RAFFIOT

Sa compagne vient de le quitter, il erre seul sur les quais de la Rochelle quand soudain la pancarte « A VENDRE » de ce vieux gréement retient toute son attention. Il passe, il repasse, il l'examine sur toutes les coutures ; hum un peu fatigué !

Rien de mieux que de noyer son chagrin dans une traversée de l'Atlantique d'autant qu'il sait naviguer seul en mer.

Une semaine plus tard, il s'installe définitivement sur ce voilier. En effet les cordages sont lisses et usés quant à la voile... il faudra voir car elle est enroulée et le gouvernail repose sur des boiseries abimées par les vicissitudes du temps.

Ce matin il a profité d'un peu de soleil pour étendre son Jean et son short sur le pont. Ils en ont bien besoin car dans la cale, ça respire l'humidité.

Dans quelques jours, après les derniers rafistolages, réparations et formalités auprès de la Capitainerie, il lèvera l'encre pour un La Rochelle – Vera Cruz sans escale.

Il s'y installera et sa vie va changer. De cela, il en est sûr et certain !

Catherine Cellier

A ANTONIO (MACHADO)

Au risque d'être peu originale car ton poème est célèbre parmi les marcheurs et pèlerins, je ne peux m'empêcher de penser à ce vers de toi : « *caminante, no hay camino, se hace camino al andar...* »

Dont la traduction (libre) en français serait : ... voyageur, il n'y a pas de chemin, le chemin se fait en marchant...

Chaque caillou sur lequel tu t'es tordu le pied, chaque herbe qui t'a caressé la jambe, chaque souffle de vent qui t'a poussé à droite ou à gauche ont construit ton chemin peu à peu.

Tu as avancé en aveugle, emporté par tes pas et lorsque tu as choisi la ligne droite plutôt que la tangente, ou le sentier plutôt que l'autoroute, personne ne t'a dit si tu avais fait le bon ou le mauvais choix.

Aurais-tu dû te taire plutôt que de parler ?

Courir plutôt que de marcher ?

Depuis ton cimetière de Collioure, referais-tu les mêmes choix ? Suivrais-tu ce même chemin qui t'a éloigné de ta ville natale, de ton pays, et t'a obligé à adopter un pays étranger pour y vivre et y mourir ?

Tes traces ont disparu et ton chemin s'est évanoui comme le sillage du bateau dans la mer. Mais les poèmes que tu as écrits sont restés pour accompagner les pas des pèlerins.

Martine

CHEMIN FAISANT

Lac salé de St Pandelon

Bien sûr, c'était un peu long cette route quotidienne à pied, presque 1h30 par jour, aller-retour ! On ne s'était pas aperçus qu'au fond, ce chemin, c'était la meilleure transition entre deux contraintes ou deux tyrannies, les parents et l'école.

Sur la route, avec mon frère, on était libres comme l'air, surtout au début du chemin. Mon frère était un peu taquin, mais il connaissait plein de trucs qu'il me montrait, pas trop loin de notre chemin. Nous posions nos cartables et il m'apprenait à distinguer des traces d'animaux, à couper dans les arbres (et lesquels) les meilleures flèches pour nos arcs, etc. C'était bien, quand il était seul avec moi, car il cranait rarement (pas comme à la maison ou à l'école)

Après 15 ou 20 minutes, juste avant le bois de chênes qu'elle avait longé, on rencontrait la fille Lesbats, Pauline, pas Babé, sa grande sœur, bien trop vieille (15 ans déjà) pour aller encore à l'école. Elle débouchait de Gambeou, la ferme la plus au Nord du village. Elle était timide, menue, jolie, et visiblement contente (surtout l'hiver, aux nuits courtes) de se trouver enfin une compagnie. Nous étions fiers de devenir ses chevaliers servants, qu'elle appréciait à leur juste valeur.

Dix minutes après avoir traversé à 3 la forêt de chênes, nous rencontrions un gros paquet de copains et copines venus de Preuilh, le gros hameau concurrent de celui du bourg lui-même. Les filles se regroupaient automatiquement. Pour rejoindre mes copains Tastet, Lalanne, Nogaro, Dupouy ou Bercingt, je quittais alors mon frère pour marcher avec 2 ou 3 d'entre eux.

« Alors, tes parents, finalement ? », « Quelle galère, en plus le grand-père est malade, et sévère ! », « Oh, moi, tu sais, c'est l'esclavage avec ces nouvelles génisses que mon père vient d'acheter. Il voudrait que je sèche l'école pour les soigner pendant 2 ou 3 semaines ! », « Tu as amené tes billes ? », « Tu m'as ramené mon bouquin ? », « Oh, non, t'exagères ! ».

Les 10 dernières minutes avant l'école, c'était la foule après le désert. Les bruissements des conversations plus ou moins lointains et l'excitation de ces retrouvailles journalières tranchaient avec le calme de notre première partie de chemin que les autres ne connaîtraient jamais, ah les nuls ! L'exubérance devant l'école était quelquefois trop forte ! Intérieurement, nous nous disions : « vivement ce soir quand on sera avec Pauline ou de nouveau seuls sur la route, la seule, la vraie. »

Dominique

Il était un soûlard complètement bourré à St Jacut
Tout le monde le traitait de trou du cul
Un jour à marée basse il voulut voir la mer couleur glaz
S'approchant trop près du parapet, il bascula dans la vase
On ne le revit jamais plus, boire des verres à St Jacut

Marina

L'INQUIETUDE OU LA QUIETUDE



La route de ma vie était toute tracée. Pourtant, elle n'était pas vraiment droite, mais un peu chaotique, un peu cabossée par moment. Je ne savais pas vraiment où elle me menait. J'aurais apprécié une route plus droite, plus aplanie mais j'avais sans me retourner, pas à pas sur cette route dont je ne voyais pas l'issue. J'imaginai que l'essentiel était là, dans le

mouvement, comme le dit la chanson *on avance, on avance, c'est une évidence...* Je ne sais plus très bien qui chantait cela.

Un beau jour cependant, peu après mes quarante ans, je pris le temps de m'arrêter et de me retourner. Le chemin parcouru était confus, un peu flou, brumeux et sans consistance. Tout cela n'avait pas de sens. Ma vie n'avait pas de sens, mais je ne savais pas comment lui en donner. Par hasard, on m'offrit pour mon anniversaire, un livre sur les chemins de Compostelle. J'entrepris sa lecture. En refermant la dernière page, j'eus une intuition. Compostelle pouvait donner une direction à ma route. Cela valait la peine d'essayer et de tenter l'aventure. Je décidai sur un coup de tête de m'embarquer sur le chemin de Compostelle. Ce que je fis un 25 juillet, jour de la Saint-Jacques. Je pris le chemin et je suivis patiemment, les marques rouges et blanches du GR65. Ma route ne prenait pas pour autant, par miracle, de signification.

Je cheminai à petits pas, cahin-caha, jusqu'à la douce ville de Condom dans le Gers. À la sortie de la ville, à quelques lieues de marche, je remarquai un panneau de signalisation étrange et énigmatique. Je m'arrêtai pour regarder de plus près, ce petit panneau. Il y était écrit *L'inquiétude*, le nom d'un petit hameau à proximité, sur la droite, et *Compostelle* en direction de la gauche. Je réfléchis un instant. Quel allait être mon choix ? À droite les tourments, les soucis, la peur du lendemain que je connaissais bien, ou Compostelle, dans l'espoir de rejoindre le champ des étoiles. Je n'hésitai pas bien longtemps. Je m'engageai résolument sur la gauche et laissai sur le bord de la route, à droite, mes petits et mes gros tracas, les cailloux que je traînais dans mon sac-à-dos. Je ne l'ai pas regretté.

Arrivé à Santiago, pourtant, tout ne se passa pas comme je l'avais imaginé. Je repensais à mes cailloux, grands et petits. Que devenaient-ils ? Qui allaient en prendre soin en mon absence. À nouveau, je n'hésitai pas longtemps et je pris le chemin de retour en direction de Condom.

Philippe

« La route de ma vie a été un chemin tortueux comme celui de Compostelle. »

Tugdual

CHANGEMENT DE ROUTE,

Les comètes semblaient bien alignées sur la route de vie du jeune Patxi jusqu'à ce jour funeste où...

Bébé il ne s'appelait pas encore Patxi. Il avait été adopté à trois mois par un couple de basques venus dans cet orphelinat de Bogota chercher cet enfant qu'ils désiraient tant et que la nature leur refusait.

Enfance choyée auprès d'une mère institutrice et d'un père pompier professionnel et entraîneur de rugby bénévole. Vie simple à la campagne, entouré de nombreux cousins et amis avec qui il partageait ces valeurs d'amitié, solidarité et fraternité inculquées par ses parents.

Patxi connaît toute son histoire, son adoption. Il n'a aucune nostalgie là-dessus, ses parents sont Antion et Meritxel, un point c'est tout ! Son beau visage couleur ambrée et ses yeux en amandes attirent les filles qui veulent toutes être « son amie ». Il aime ça, mais cela ne lui monte pas à la tête ; comme on dit « il ne s'en croit pas ». Avec Antion il joue au rugby et à 16 ans, des voix disent qu'il est prometteur, que les portes de Marcoussy pourraient s'ouvrir à lui.

Patxi entend bien mais il reste lucide. Les études d'abord, il voudrait devenir médecin et partir dans l'humanitaire, il y a tant à faire.

La route de sa jeune vie semblait s'annoncer sous les meilleurs auspices jusqu'à ce jour funeste où...

Au poste d'ailier, ses pointes de vitesse et ses contrepieds faisaient la différence avec ses adversaires sur le terrain. Lors d'un banal match dit amical (la suite permet de mettre en doute ce qualificatif !), il s'empare du ballon ovale et file vers le but adverse lorsqu'en face un costaud le dépassant d'une tête lui barre la route, le soulève violemment et le projette en arrière, geste interdit par le règlement mais hélas encore présent sur certains terrains.

Patxi tombe sur la tête. Il ne sent rien sur le coup. Sortie sur la civière, hôpital, des semaines à espérer un retour de la sensibilité de ses membres. Il fallait se rendre à l'évidence : il était tétraplégique, cloué sur un fauteuil roulant.

Ses parents et ses amis l'ont entouré de leur affection, toujours positifs dans leurs propos : avoir foi en la science, croire qu'un jour il pourrait bénéficier de ces exosquelettes qu'ont dit prometteurs...

Patxi a connu des jours de désespoir, son avenir, il ne l'avait pas rêvé ainsi. Pourquoi lui ? Pourquoi ce chemin noir ?

C'est la présence permanente de ses amis bruyants et rigolards comme on peut l'être à 18 ans, c'est l'amour inconditionnel de ses parents, ce sont ces petits progrès obtenus à force de rééducation qui lui ont rendu l'usage de ses bras, c'est surtout son désir de vie et sa combativité qui l'ont sorti du marasme qui l'envahissait. Il fallait trouver la force de faire de sa nouvelle situation une destinée.

Aujourd'hui Patxi a 24 ans. Sur son fauteuil roulant, il va dans les écoles de rugby et sur les stades. Sans relâche il parle de règles de sécurité à respecter pour que ce sport reste un plaisir et non un porteur de malheur. Il est allé rencontrer des dirigeants au plus haut niveau du sport, de tous les sports, pour faire adopter des règles sécuritaires encore bien défailtantes dans certaines pratiques.

Patxi a pu passer le bac qu'il a obtenu brillamment. Il conduit une voiture adaptée et vit maintenant à Bordeaux dans un studio où ses parents et amis viennent régulièrement lui rendre visite. Lui va tous les jours à la faculté de médecine et il se consacrera à la médecine du sport, après tout là aussi il y a tant à faire !

Marilou

MON CHEMIN

Un ami septuagénaire me disait récemment : « Ton avenir est devant toi, tu le découvres quand tu te retournes ». Alors je me suis dit : « Voyons voir cet avenir de derrière moi, un peu de rétro-psychologie serait peut-être utile pour bien terminer ma vie ».

Elle a commencé un jour palindromique, un certain jour de 1955, le 9 janvier pour être précis. 1955 9 1. Un beau palindrome pour débiter une vie. 9 livres qu'il pesait le beau bébé ! La maman a dû souffrir, mais c'était son troisième, les deux passages précédents ont dû bien élargir le passage. En revanche, une certaine déception, voire une déception certaine, a dû s'emparer d'elle. Elle voulait à tout prix une fille et je fus son troisième garçon. Ainsi va la vie, il faut accepter son destin. En tout cas, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour ne pas la décevoir plus encore. Je tétais bien, même goulûment. Aucun risque de déshydratation à court terme. J'ai même gardé l'habitude de me bâfrer un peu trop. Pendant mon enfance, on s'amusait à compter le nombre de cuisses de poulets que j'étais capable d'ingurgiter en un seul repas. Pas de ma faute, j'étais un viandard, certainement la réincarnation d'un loup ayant souffert de malnutrition. Je dois dire que jusqu'à ce jour, ça ne m'a pas mal réussi. Attendons la fin.

A l'école aussi, je me suis efforcé de bien apprendre pour faire plaisir à ma mère. Faut dire qu'avec toutes ces protéines avalées, mon cerveau s'était fortement développé, au point qu'il était difficile de trouver une casquette à ma taille, problème qui d'ailleurs demeure toujours. Mais surtout avec cette naissance palindromique et ce comptage de cuisses de poulets, je n'eus aucun mal à me débrouiller avec les chiffres. En calcul, j'étais toujours premier. Oui, je dois vous l'avouer, on était que trois dans mon cours, mais quand même, j'étais bon. Mon chemin de vie était ainsi tout tracé. Avec cette facilité à compter et triturer les chiffres, j'ai franchi aisément les étapes scolaires. Collège, classes scientifiques au lycée, mathématiques supérieures, école d'ingénieur et embauche chez EDF comme papa. Là, il faut que je vous raconte. Un

coup de chance post-première guerre mondiale. Mes grands-parents sont passés à travers ce grand massacre de jeunes soldats. Mon grand-père maternel fut fait prisonnier le 20 septembre 1914 à Schirmeck et passa 4 longues années en Allemagne de l'Est. Je n'ose pas dire planqué car les conditions de détention devaient être très dures, à la Prussienne, mais néanmoins à l'abri d'une vie inhumaine dans les tranchées. Mon grand-père paternel, sec comme un coup de trique, fut déclaré de constitution fragile et réformé. Et pourtant il a travaillé dur toute sa vie à la ferme familiale. Cherchez l'erreur. Mais ce n'est pas tout. Avec les dommages de guerre imposés aux Allemands, une petite centrale hydraulique fut construite à 4 km de la ferme familiale, dans le Nord-Morvan. Mon père commença par des petits boulots durant sa jeunesse comme le défrichage autour de la conduite forcée, ça grouillait de serpents me disait-il, et puis il réussit à se faire embaucher définitivement. Certainement que la 2ème guerre mondiale a joué encore une fois en faveur de notre famille. Je subodore, sans en avoir la preuve, qu'on a dû alimenter en œufs, jambons et pommes de terre le directeur de l'usine. Cela s'appelait de l'entraide. Je termine cet aparté historique en remerciant nos voisins « casques à pointe » pour leur aide financière. Enfin faudrait mieux pas qu'ils essaient d'y revenir une troisième fois, plus exactement une quatrième fois si on prend en compte la défaite de Sedan en 1870. Mais le hic, c'est que pour les recevoir comme il faut au cas où... la république continuait allègrement d'envoyer tous les jeunes garçons – pourquoi pas les filles, il y avait là une injustice que personne ne percevait alors – passer un an sous les drapeaux, enfin pas pour des parties de plaisir avec les camarades de la Classe, mais pour faire des corvées diverses et des marches forcées, j'en passe et des meilleures. Pas du tout ce dont je rêvais à l'époque. Une idée alors jaillit en moi. J'empruntai les lunettes d'un copain qui venait d'être réformé au centre de sélection de Commercy pour mauvaise vision et me présentai ainsi au centre de sélection de Mâcon pour faire les fameux 3 jours, qui en fait duraient un jour et demi. Le résultat fut sans appel. « Vue sur-corrigée » et « Bon pour le service ». À malin, malin et demi. Je n'allais pas me laisser avaler par la Grande Muette aussi facilement. Avant la fin de mon sursis, je donnai naissance, ou plutôt mon épouse, à un joyeux bambin qu'on prénomma Vincent, comme chacun sait saint patron des vignerons. À la tienne Vincent ! Et je persuadai un employeur de m'embaucher en lui jurant que s'il m'embauchait, je serais alors exempté de service militaire en tant que soutien de famille. Et cette fois-ci, sans tricherie, ça a marché. Et plus même que prévu car Vincent fut la première classe d'âge à ne plus être appelée sous les drapeaux. Le grand Jacques, le président Jacques Chirac, venait d'abolir la conscription pour l'armée de métier. Comme quoi il ne faut jamais désespérer, tout finit par s'arranger.

Bryan

FRACTURE

Il s'était fixé un chemin de vie tout droit, ne voulant pas d'obstacle au déroulement de son cheminement, il voulait de la sécurité, de la routine. Depuis tout petit sa vision du monde à venir devait être rectiligne sans complication, deux lignes parallèles se rejoignant comme il se doit en géométrie à l'horizon, son but à atteindre. L'envie de bifurquer à droite ou à gauche lui avait souvent effleuré l'esprit et la curiosité, mais la peur du monde le remettait toujours au milieu de sa trajectoire.

Au rythme régulier et ordinaire de son enfance, adolescence et âge adulte il avançait sans danger apparent. Puis il fut submergé par la monotonie de son existence et prit tristement conscience de la pauvreté de sa vie, sans rêve, sans joie, sans bonheur, ignorant le merveilleux et le pouvoir de l'imaginaire et de l'insolite.

Changer, il devait changer sa route, avancer, oui mais en dehors de son train-train quotidien, affronter l'imprévisible. Oser aller au-delà où ses pensées, ses envies, ses sentiments, ses rêves retenus trop longtemps, l'emmèneraient. Franchir le rempart, le mur qui bloquait son avenir arrêtant toute progression, découvrir le monde des autres.

Il déborda de lucidité, de bon sens, de raison et ce fut la fracture. Le séisme de son âme le réveilla de sa torpeur de solitaire, de son ordinaire, de ses habitudes, de sa vie banale. Il réalisa que son existence était égoïste, le rendait ignorant de ce que pouvait lui offrir la découverte, le partage, l'amitié, la compassion et l'amour...

Changeant de cap, Il décida de ne s'arrêter qu'une fois vieilli, épuisé ou mort...

Marina

MON ONCLE PAUL

Accoudé au bastingage du paquebot le Constantine, entouré de tous les camarades de régiment qu'il a côtoyé pendant trois mois de classe à la caserne de Tarbes, il regarde le port de Marseille s'éloigner petit à petit, la Madone le bénissant du haut de son promontoire telle une sainte protectrice. Certains de ses camarades méridionaux agitent leur mouchoir pour un dernier adieu à leurs proches venus assister au départ. Une petite brise de mer de fin d'après-midi vient sécher ses larmes. Il quitte la métropole pour la première fois, part à la découverte d'une contrée qu'il ne connaît pas du tout, laisse toute sa famille dans le petit village du Morvan où il a grandi, entouré de ses parents, ses frères et sa sœur. Il est l'avant-dernier de la fratrie mais le dernier fils et il sait, ses deux frères aînés ayant été embauché par la toute nouvelle société "Électricité de France", que c'est lui qui reprendra la petite ferme familiale à la suite de son père.

Combien de fois suis-je entré dans son étable durant mon enfance ? Une tiède chaleur m'enveloppait alors, faite d'effluves émanant d'une dizaine de vaches laitières, se mélangeant aux émanations des bouses. Tsin, tsin, tsin, le bruit du jet de lait dans le fond du seau métallique, bientôt suivi d'un flop, flop, flop, au fur et à mesure que le seau se remplissait. A chaque fois, Paul me versait dans un vieux bol en faïence bleue de la grand-mère, une louchée de lait encore tout chaud puisée dans le bidon de lait.

- Tiens, bois ça, me disait-il, ça va te faire grandir.

Mais en ce mois de juin 1956, l'avenir lui apparaît plus incertain. Il s'est juré de ne pas prendre de risques pendant les 12 mois qu'il doit passer en Algérie. On ne lui a pas dit son lieu de cantonnement. Alger, Oran ? Il préférerait un lieu plus campagnard où il pourrait comparer les techniques d'agriculture avec celles de son coin de Morvan, voire même leur donner quelques conseils. De l'Algérie où on l'envoie officiellement en mission de maintien de l'ordre, il ne connaît rien sinon quelques images d'Épinal d'hommes en djellaba, de femmes voilées, travaillant dur la terre avec des bourricots. Est-ce cela l'Algérie profonde ? Quant au maintien de l'ordre, il espère bien qu'il n'aura pas à utiliser contre quiconque le fusil mitrailleur qu'on lui a remis pendant ses classes. La dissuasion marchera-t-elle ? Lorsque je l'ai rencontré récemment peu de temps avant sa disparition, assis dans son fauteuil, ses jambes ne le portant plus guère, il avait 89 ans et il m'a déclaré à mots couverts : « Ils ont fait, en parlant de ses camarades de régiment, des choses qu'on ne devrait pas faire » Je n'ai pas pu en savoir plus, Paul n'était pas un grand causeur.

Au bout d'une heure de navigation, les terres françaises n'étant pratiquement plus discernables, il est redescendu dans l'ancre du bateau reprendre son paquetage qu'il avait rapidement déposé pour ne rien rater du départ. Après quelques errements dans les coursives, il a bien trouvé une couchette sommaire pour passer la nuit mais elle est collée à la salle des machines. On y ressent toutes les vibrations du moteur dans une chaleur asphyxiante sans qu'aucun hublot ne permette d'aérer la petite cabine. Aussi reprend-t-il son paquetage pour aller s'allonger comme tous ses camarades sur le pont du bateau. Un air vivifiant lui parcourt le corps et il peut contempler au fur à mesure que la nuit progresse l'apparition de myriades d'étoiles scintillant de plus en plus fortement.

- Au fond, pense-t-il pour se reconforter, je reste chez moi, sous le même ciel étoilé. Il se laisse aller alors à la rêverie, ce qui le conduit petit à petit dans les bras de Morphée. Il n'a que 20 ans et la vie ne fait que commencer pour lui.

Bryan

MA ROUTE

A peine arrivée au village de son enfance, Aline enfourche son vélo et reprend l'itinéraire, son itinéraire habituel.

C'est comme si elle ouvrait toujours à la même page, le livre qu'elle ne veut pas terminer.

Aline pédale sur la route vers Fresnes, petit village de l'Yonne de 80 habitants. Elle connaît chaque virage, chaque descente. Au 1er carrefour, après avoir quitté la maison familiale, elle tourne sur la gauche.

Elle salue le grand chêne déséquilibré au bord de la route qui a été élagué rageusement par un tracteur. Aussitôt la route s'engage en pente entre les pins, Aline n'a plus besoin de pédaler. Jusqu'au petit pont elle pourra observer le blé d'hiver qui pousse dans le grand champ sur la gauche. A droite elle est surprise par les nouvelles cultures bien alignées. Elle s'arrête pour mieux regarder : ça pousse en largeur mais pas en hauteur, avec des feuilles comme du trèfle bien serré et oui c'est sûrement des petits pois.

Elle remonte sur son vélo et continue jusqu'au pont. C'est sûr il n'y aura pas d'eau dans le lit. Eh bien surprise, elle entend des glou-glous à n'en plus finir.

Là dans ce vallon, l'eau tournoie et s'engouffre sous les piliers du pont. Le ruisseau a même du mal à continuer sa route car il doit tourner à angle droit juste après les arches.

Aline reprend ses tours de pédales et commence à grimper entre les champs de céréales et la forêt à droite.

Et là encore une surprise, des tracteurs sont en train de déboiser des passages larges d'au moins 5 mètres.

Que vont-ils faire ? Ce n'est pas possible tous ces arbres, ces pins sont à terre. Que va-t-il rester ?

Malgré tout Aline reprend sa route et essoufflée, arrive en haut de la côte. Ouf le grand noyer isolé est toujours là à observer les quelques véhicules qui passent chaque jour.

Cette fois une belle pente à descendre juste avant d'arriver à Fresnes.

Ici pas de changement, le club d'équitation est bien là et la grande maison entourée de hauts murs en pierres sèches est toujours face au lavoir.

Tiens cette fois il y a de l'eau dans le bassin, je vais pouvoir me désaltérer à la fontaine, puisque l'eau est potable.

Que de choses changent sur ma route !

Anne

L'EPOPEE

1967, la vieille Simca 1000 bleue au toit rouge dont le moteur toussait comme un vieil asthmatique était chargée à bloc. La galerie recouverte d'une bâche grise protégeait les ultimes bagages. L'aventure commençait bien avant que Yves tourne la clé de contact, les cartes routières sur les genoux de son épouse Marie-Carmen et sur le tableau de bord, seules boussoles d'un voyage qui s'annonçait exigeant.

Minuit, ils quittèrent l'appartement, les 4 enfants alignés sur la banquette arrière et le 5^{ème} dans un hamac suspendu derrière les sièges avant. Ils traversèrent Metz, cette ville ouvrière dont l'air sentait l'acier et le charbon en direction de Madrid la capitale espagnole.

Partir la nuit c'était mieux pour le sommeil des enfants. La traversée de la France était un plongeon dans un pays rural et authentique. La nationale jusqu'à Mâcon puis le Massif central et ses volcans par des routes sinueuses bordées de villages où la vie s'écoulait au rythme des cloches d'églises. De rares camions croisaient leur route, des 2CV, des vélos... Les pauses étaient des haltes obligées dans des petits bistrotts de campagne où ils dégustaient des sandwiches jambon beurre, un café bien serré et un verre de lait pour les enfants. Pour Marie-Carmen un « Café con leche » selon ses origines et la tradition espagnole. Pauses aussi sur les bords de route et Yves en profitait pour sortir sa caméra super 8 pour immortaliser ces moments.

La lecture des 2 derniers numéros des plaques d'immatriculation des autos croisées à la recherche de quel département venaient les voyageurs, occupait une partie des jeux des enfants.

Premier arrêt dans la petite ville de Carmaux près d'Albi, dormir chez le frère d'un oncle mécanicien. Les pompes à essence de son garage étaient encore manuelles avec un garagiste en bleu de travail aux mains pleines de cambouis.

Le passage de la frontière espagnole était interminable. La naissance d'Yves, Carmen et de leur fille ainée Catherine au Maroc écrit sur leur passeport entraînait la fouille du véhicule par la Guardia civile. Si Yves contenait sa colère et Marie-Carmen traduisait les conversations, la frontière était source de jeux et de plaisir pour les gosses, « los niños » comme les appelaient les douaniers. Il y en avait toujours un pour leur proposer des Churros ou leur offrir un petit paquet de pipas, graines de tournesols salées qu'ils adoraient.

Grand défi que ce passage des Pyrénées avec ses routes de montagne qui serpentaient dangereusement à flanc de colline. Des montées laborieuses et des descentes vertigineuses non goudronnées dans les zones reculées. Le soleil écrasant balayait des étendues d'oliviers et de terres arides. L'Espagne encore sous le régime Franquiste était un pays où le temps semblait s'être ralenti et où la tradition dominait. Long voyage où chaque kilomètre était une victoire.

L'arrivée à Madrid devenait un soulagement et une explosion de joie de revoir enfin la famille. La capitale espagnole et ses grandes avenues, son effervescence offrait un contraste saisissant avec la quiétude des routes traversées.

La route entre Metz et Madrid n'était pas un simple trajet mais une aventure humaine, une épopée qui exigeait de la patience et un certain esprit de découverte. Ce fut une source inépuisable de souvenirs qui donna à Catherine l'envie de voyager et de capter tous ces instants à travers l'objectif de son appareil photo.

Catherine Chauris

LA ROUTE DU MONT CENIS

Elle te l'avait bien dit : surtout ne prends pas cette route qui monte au col du Mt Cenis. Tu verras c'est 15 kilomètres de lacets étroits et sinueux et si tu croises un camion, c'est foutu ! D'ailleurs la route est fermée en hiver, alors tu vois...

Rien à faire, au volant de ta Peugeot 208, tu quittes seule, la vallée ensoleillée, c'est une belle journée qui s'annonce. Les premiers kilomètres, tu les connais bien pour les avoir parcourus à pied à maintes reprises. Les forêts de mélèzes t'ouvrent la route ; Rien que du bonheur.

Soudain la vue se dégage : juste à ta droite le ravin et au fond, tout en bas, le clocher de l'église de l'abbaye de Novalesa ; à ta gauche, une falaise dénudée, à pic.

Ta respiration se fait plus rapide, ton cœur bat la chamade, il ne se contrôle plus, tes jambes tremblent. Il faut t'arrêter, reprendre tes esprits mais impossible de faire demi-tour, tu es condamnée à conduire jusqu'au col et puis il y a encore ces fameuses Echelles à passer.

Mon Dieu, Mon Dieu : tu te reprends, tu essaies mais le vertige te saisit à nouveau, il te terrasse quand soudain le restaurant du Lac, sur la gauche, offre un immense parking. Tu y fais demi-tour doucement, lentement sans t'arrêter. Bien dommage le paysage est à couper le souffle !

Tu t'engages dans la descente sinueuse, les mains moites, le pied enfoncé sur la pédale de frein tout en bloquant la circulation derrière toi.

Le magnifique lac bleu entouré d'alpages, là-haut au col, à presque 2000 mètres d'altitude, eh bien, tu ne le verras jamais.

Catherine Cellier



RUE DES MOINES

Sont-ils étonnés, dubitatifs ou sceptiques ces trois personnes, rue des moines dans ce Paris de 1905 ? Une De Dion-Bouton pétarade dans la rue laissant échapper une fumée blanche à l'odeur quasi-inconnue jusqu'alors. Il s'agit plus exactement d'un cabriolet 2 places appelé la Populaire, modèle équipé d'un monocylindre de 8 CV pouvant atteindre 50 km/h dont ils ont déjà pu voir des affiches de réclame dans les rues de Paris avec au volant la belle Otero accompagnée de son fidèle chauffeur Zélélé.

Cette odeur âcre d'huile n'est pas plus agréable que celle du crottin, mais s'il n'y a plus besoin de ramasser chaque matin les crottins déposés devant son immeuble, ce sera déjà ça, pensent-t-ils peut-être. Et puis il faut bien que ces aristocrates s'amuse à rouler à toute vitesse, engoncés dans leurs manteaux à longs poils, couverts d'un casque en cuir et lunettes sur les yeux. Un accoutrement vestimentaire nécessaire pour se protéger du froid et des volatils qu'ils risquent de percuter. Les pauvres ! S'ils pouvaient savoir tout ce que ce nouveau moyen de locomotion va leur apporter comme désagréments, ennuis voire drames dans les années à venir.

Fini le calme dans la rue. Nuit et jour, un bruit incessant de moteurs aux pots d'échappement tonitruants leur fera perdre leur quiétude habituelle. Et cela n'est rien par rapport aux soucis de santé que cela va occasionner sur leurs poumons. Ils vont respirer à longueur de journée des fumées toxiques contenant des microparticules de plomb, monoxyde d'azote, benzène et autres substances très nocives. Bonjour les pathologies chroniques respiratoires, l'asthme étant la première et la plus légère de toute la liste.

Cerise sur le gâteau : on apprend seulement maintenant en ce début de 21^{ème} siècle que ces émissions inéluctables de nos moteurs thermiques concourent pour une

bonne part à l'augmentation du CO2 dans notre atmosphère, donc à l'augmentation de la température sur notre bonne vieille terre. La surchauffe est à venir !

On ne peut pas bien sûr passer sous silence tous les drames que des milliers d'accidents de circulation occasionnés par ces engins de malheur ont générés, tuant ou paralysant nos enfants, nos parents, nos proches, des innocents qui ne demandaient qu'à vivre.

Non décidément, il aurait mieux valu continuer à vivre avec la seule traction animale comme le fait encore de nos jours la société religieuse des Amish aux États-Unis, dans l'état de Pennsylvanie.

Bryan

LE GRAND PARDON DE SAINT-ANNE LA PALUD



Ce matin en se levant, Rozenn a le cœur en fête. C'est le jour du Grand Pardon. Ou plutôt, c'est le jour où elle procède. Ce jour qu'elle regarde ses beaux habits préparés depuis la veille. et le corselet en velours de breton, froncée à la taille met le tavancher (tablier)



a enfin le droit de participer à la attend depuis des semaines. Elle hérités de sa grand-mère et Elle commence par mettre le gilet soie puis la jupe, broz en et fermée par un lacet. Puis elle lui aussi en soie, monté sur une

large ceinture « gornichenn », composée de deux pièces d'étoffe avec des plis qui épousent parfaitement sa taille. Elle se fait aider par sa mère pour mettre la coiffe réalisée en filet. Enfin, elle enfile ses petites mules brodées en velours. Ça y est, elle est prête. Elle rejoint vite le cortège déjà formé et se place près d'Erwan, son ami qui lui sourit de la voir si belle. Lui a mis son glazig (costume bleu) avec un traditionnel pantalon gris rayé, sa belle chemise en lin à col officier avec des broderies ton sur ton, sans oublier son chapeau

Erwan a eu le droit hier soir de participer à la procession aux flambeaux.

Il a assisté à la messe puis a marché jusqu'aux dunes d'où on pouvait voir la mer ainsi que le sanctuaire.

Aujourd'hui, ils se placent sous la bannière de Douarnenez, leur paroisse.



La procession démarre bientôt au son des cornemuses et entame la longue marche encore augmentée de tous les pas de danse. Trois pas en avant, deux pas en arrière, un à gauche et un à droite puis on recommence. Tous ensemble. Le cortège bien que très animé avance lentement, c'est la tradition. Bientôt, ils se mettent à chanter les chants traditionnels en breton. Rozenn est heureuse. C'est la première fois qu'on lui permet de se joindre à la procession et c'est l'occasion d'être avec Erwan, ils échangent des regards complices et se tiennent la main.

C'est en début d'après-midi que l'orage éclate, toute la matinée, le soleil avait fait son difficile et avait décidé de ne pas se montrer, comme s'il ne voulait pas participer à la fête. On sentait bien qu'il allait se passer quelque chose, aussi la surprise n'est pas très grande. Par contre, la violence des éclairs, le bruit assourdissant du tonnerre, la pluie qui trempe les gens et transforme leurs beaux habits en éponges mouillées qui

leur collent aux jambes et les empêchent de danser, voire d'avancer les surprennent tous. Quand ils ne peuvent plus entendre la musique assourdie par le bruit de la foudre et des trombes d'eau qui tombent, ils comprennent qu'ils ne peuvent plus continuer. Certains tentent de se réfugier dans des abris improvisés, d'autres courent jusqu'au village de La Palud, Rose et Erwan y trouvent le porche d'une grande maison qui leur sert d'abri.

Ils ne s'occupent pas de savoir comment va se terminer la procession. Va-t-elle atteindre le sanctuaire, va-t-il y avoir la bénédiction ? Ils ne feront pas trois fois le tour de l'oratoire en passant sous la statue mais le soir, une fois le beau temps revenu, ils rentrent à la maison, fiancés.

Aline

Regarder les vagues
Ne pas avoir d'autre envie
Bonheur iodé

Anne Marie

Quelques nuages
Le soleil s'en amuse
Va et vient du vent

Anne Marie

Il était un pèlerin à Saint-Jacut,
Qui dans l'eau voulait tremper son c...
Hélas, comme il était porté sur la vinasse,
Il se réveillait toujours à marée basse.
Le pèlerin pochtron à Saint-Jacut.

Anonyme

Note : Certains ont trouvé une bouteille sur la plage, avec un message à l'intérieur, d'un naufragé sur une île déserte... certains ont tenté une réponse...



Enfin seule !

Merci mon Dieu d'avoir fait chavirer ce navire et de n'avoir laissé aucun survivant. Je ne pouvais plus les supporter. Ne me cherchez pas !

Martine - juin 2025

Réponse : Celle qui croit en moi est déjà sauvée !

.....

Quand vous trouverez ce message, je serai mort, dévoré par les cormorans et les fourmis rouges depuis bien longtemps.

Délivrez aux femmes et aux hommes de ce temps ce message important : ne vous lancez jamais dans la traversée de l'Atlantique sur une coquille de noix, si vous n'avez jamais navigué auparavant.

Quel imbécile ! Il a oublié de signer. Je ne sais pas comment il s'appelle. Je suis obligé de lancer une enquête pour savoir qui est parti sur une coquille de noix et de faire une analyse graphologique.

Ainsi, je pourrai mettre son message en épitaphe sous son nom, à défaut d'une vraie tombe.

.....

Je suis vivant sur une petite île déserte au large de l'île de Pâques.

Prévenez mon épouse, Anne-Marie au 168 rue de Grenelle à Paris

Je lui demande pardon de m'être emporté mais surtout qu'elle ne vienne me chercher que dans un an, j'ai suffisamment pour vivre tout ce temps-là au calme et faire retomber ma colère.

Daniel Ribailier, 1er juillet 2025.

Post-scriptum : j'ai emporté avec moi la clef du coffre-fort. Elle n'aura qu'à porter des faux bijoux jusqu'à mon retour.

.....

**Carnet de bord de l'Embrouillamini,
navire battant pavillon Nicaraguayen**

Un matelot vient de récupérer une bouteille à la mer. Après traduction du message en espagnol, nous décidons de partir à la découverte d'une île déserte au large de l'île de Pâques.

Objectif : récupérer la clé d'un coffre-fort quel qu'en soit le prix en vies humaines. Changement de cap immédiat.

La naufragée

Bonjour mon sauveur,

Juste un petit mot sur ce carré de papier toilette pour vous informer que j'ai échoué il y a peu de temps sur une île inconnue mais enchantée. Si une personne lit ce message qu'elle ne se presse pas d'avertir les secours. J'aimerais rester encore un peu pour en profiter.

Bonjour chère naufragée,

Quel bonheur ton message. C'est sûr que je vais accourir pour partager avec toi cet éden et ne crois surtout pas que je vais ébruiter ton message. Nous allons jouer les Robinsons. J'apporte toutes les provisions.

A bientôt ma belle.

Marina et Jocelyne

.....

LES CHAISES



Je me souviens de ce jour-là à Saint-Malo. Je m'y étais installé pour tout l'été, dans un petit appartement face à la mer et aux vents dominants. J'avais le projet de finir l'écriture de mon roman policier dont l'avancement piétinait dangereusement depuis quelques temps. J'espérais que la proximité de la tombe de Chateaubriand allait m'inspirer. J'étais sans doute un peu trop ambitieux en me comparant au grand François-René, mais mieux valait s'adresser au Bon Dieu qu'à ses saints.

J'avais lu quelque part, que certains écrivains, pour éviter le syndrome de la page blanche, faisait chaque jour la même promenade, souvent matinale. C'était là souvent que surgissaient en marchant, leurs plus belles fulgurances littéraires.

Je faisais donc moi aussi, en suivant leur modèle, comme chaque jour ma promenade avec mon yorkshire terrier. Mon chemin était immuable et démarrait à 9 heures précises. Je commençais par monter au niveau des remparts sud de la ville. Je déambulais sur ceux-ci en direction du nord avec une vue imprenable sur la mer. Arrivé à leurs extrémités au niveau du Grand Bé, je descendais sur la promenade au niveau de la plage pour revenir en sens inverse à mon point de départ. Depuis deux semaines que j'effectuais ce parcours, de manière consciencieuse, il n'y avait pas eu de résultats probants. Pourtant, ce matin-là, j'assistai à une scène surprenante.

Dès que je fus sur les remparts, mon regard fut attiré par deux points orangés au loin, qui brillaient au bord de l'eau en direction du nord, à la hauteur du Grand Bé. En progressant sur les remparts, les deux points lumineux grossissaient progressivement. En avançant sur les remparts, je parvins à deviner qu'il s'agissait de deux personnes assises chacune sur une chaise pliante de couleur orange et qui immobiles contemplaient la mer. Je ne les voyais que de dos et il m'était bien

impossible de distinguer s'ils étaient femmes ou hommes, jeunes ou âgés. Je ne voyais que l'arrière de deux chaises.

Nous étions en période de grandes marées et l'eau montait très rapidement. Le temps que j'atteigne le bout des remparts nord, les personnages avaient de l'eau jusqu'au mollet. Je descendis l'escalier et m'approchai du couple sur la plage, mais toujours à bonne distance. Ils n'esquissaient pas le moindre mouvement. L'eau avait atteint le haut de leurs mollets et leurs sièges commençaient semblait-il à s'enfoncer. Je ne savais comment réagir. La scène était-elle drôle ou dramatique ? Je ne parvenais pas à savoir où se situait la vérité. Étions-nous dans un dessin de Jean-Jacques Sempé, un film de Jacques Tati ou au contraire dans un film d'horreur. Mon yorkshire terrier lui-même était perplexe.

Je repensais alors à une maxime que j'avais lu sur une carte postale la veille, en déambulant dans la vieille ville de Saint-Malo : « **Quand les mouettes ont pied, il est temps de virer.** » Cette phrase hier m'avait fait sourire. Il valait mieux rire de la situation sans doute. Alors, n'écoutant que mon courage, je repris mon chemin habituel vers mon appartement. L'écriture m'attendait. Jamais je ne sus ce qu'étaient devenus les deux chaises pliantes, ni leurs occupants. J'étais pourtant satisfait de ma promenade matinale. J'avais trouvé une idée pour poursuivre mon roman policier.

Philippe

DE MARSEILLE A LA POINTE DES GALETS

Fin des années soixante. Mon premier voyage à la Réunion. Un voyage en bateau. A cette époque l'avion ne s'imposait pas encore.

J'embarquais à Marseille sur le paquebot *Pierre Loti*, un immense paquebot transportant 400 passagers, toutes classes confondues.

Le trajet avait duré à peu près trois semaines durant lesquelles la vie à bord avait été une vie de rêve. Servis comme des rois. Charcuteries corses, chants et guitares à la belle étoile et j'en passe mais mon souvenir le plus ému reste et restera le passage à l'Equateur. A cette annonce tous les passagers ont cherché sous l'eau la trace de l'Equateur. Bien sûr on savait que cette ligne était imaginaire mais le commandant de bord avait le chic pour en parler et on se laissait prendre au jeu...

Sans hésitation le clou de ce mémorable passage était le baptême des passagers grands et moins grands qui traversaient pour la première fois l'Equateur. Un baptême organisé par les membres de l'équipage. Shampoing aux œufs et à la moutarde puis trempette dans un baquet d'eau.

Comment ne pas chérir la mer depuis cette fabuleuse traversée ? « Homme libre, toujours tu chériras la mer » a écrit le poète.

Anne Marie

LE JOUR QUE DIEU FAIT

Je me souviens de tout, Line. Aujourd'hui, des fous de Bassan passent dans le ciel. Je suis à la pêche depuis les premières lueurs. Ils piquent vers l'eau noire comme des flèches, en ressortent quelques secondes plus tard, un poisson dans le bec qu'ils avalent aussitôt. Ils sont nombreux. Tellement que je ne peux les compter. Je relève le filet, je suis moins chanceux. De la roussette, des araignées essentiellement. Je passe un long moment à enlever la pêche du filet. Je peste, j'aurai dû lancer le filet à grosses mailles. Le chien à l'avant du bateau jappe. Autour de moi maintenant, les goélands marins. Je les interpelle et je ris. La solitude de la mer me prend les tripes. Line, j'ai gardé ta plus belle photo et je l'ai mise dans un cadre en bois au-dessus de l'évier de la cuisine, et ça ressemble à une relique que je caresse de la main ou du regard à chaque rappel cruel de ton absence. Je me souviens de tout. Femme de marin, femme de chagrin : va te faire foutre oui ! Tu savais en me suivant que t'épousais la mer, tu savais que nos gars seraient marins : Il y a deux types d'hommes, les marins et les autres. Tu le savais !

Je navigue vers les Roches de l'Horloge, le courant est fort et la houle se forme. Je lance le casier à homard, le bout suit sa lente descente vers les fonds. Je maintiens l'autre extrémité fermement, le moteur rugit. Le casier en place, je libère le bout et la bouée flotte difficilement à la surface des vagues rageuses. Je lance un peu plus loin un autre casier. Et je répète ces gestes chaque jour que Dieu fait. Autour de moi, la mer, le phare. Avec moi, le chien.

- Le chien, viens contre moi, allez viens.

Il me regarde, il gueule contre le vent et se rapproche. Je lui tends un morceau de biscuit. J'avale le reste. J'en profite pour saisir le Thermos et je me verse un peu de thé brûlant.

- ça te plaît, le chien, cette vie ! Hein !

Je le caresse mais il s'éloigne vers l'autre bout du bateau. Il saute sur une caisse et par-dessus le bastingage, son regard se perd vers les terres lointaines.

Sylvain

LA PECHE A LA CREVETTE

Je me souviens de ma mère affolée ce jour-là. Nous étions sur la plage de Berck, réputée pour ses nombreuses "bâches" (ou baines) qui, à marée montante, se remplissent à toute vitesse, encerclant en quelques minutes les promeneurs qui se sont trop avancés vers la mer. Mes frères et moi étions partis pêcher la crevette dans les bâches sous la surveillance de ma mère. Lorsque la mer s'était mise à monter, nous étions revenus prudemment avec nos épuisettes sur l'épaule et notre seau rempli de crevettes grises à la main, mais en oubliant la pelle avec laquelle nous dénichions les petits crabes. Nous nous étions installés au sec un peu plus près de la digue. Il y avait du monde à cet endroit et mes frères et moi nous étions un peu écartés pour ne gêner personne avec nos jeux de ballon. Au bout de quelques minutes, ma mère était venue nous retrouver pour nous reprocher vivement d'être partis aussi loin d'elle. « Où est Jean-Marc ? » nous dit-elle brusquement. Jean-Marc était notre jeune frère de 4 ans dont nous n'avions pas vraiment cure mon frère aîné et moi. « Nous pensions qu'il était avec toi, maman ! Ou alors, il est retourné chercher la pelle ». Ma mère ne prit même pas le temps de nous réprimander. Ses yeux inquiets cherchaient déjà Jean-Marc au loin ; elle se mit à interroger les familles alentour et, devant les réponses négatives, j'entends encore son ton pressant, angoissé, allant crescendo. Puis les sanglots sont venus. C'était certain, Jean-Marc était parti rechercher la pelle dans les bâches ! Elle se rendit en courant au poste de secours ; et nous la suivions, tout aussi paniqués. Nous entendîmes bientôt l'annonce diffusée par haut-parleur : "un petit garçon de 4 ans répondant au prénom de Jean-Marc a été perdu sur la plage face à l'escalier A. Il porte un maillot de bain bleu à pois rouges. Prière de le ramener au poste de secours où sa maman l'attend". Cette annonce fut répétée plusieurs fois, et il fallut bien une vingtaine de minutes avant que Jean-Marc n'apparaisse au loin, l'air penaud, tenant la main d'une maman. Vingt minutes d'angoisse pour ma mère qui, assise sur une chaise, peinait à respirer malgré les conseils au calme des sauveteurs du poste de secours. Quand Jean Marc fut enfin près de nous, elle s'effondra en larmes et ne pensa même pas à le gronder. Mais une fois rentrés à l'appartement de vacances, mon frère aîné et moi reçûmes une belle punition et le soir, pour dîner, jamais les crevettes grises n'avaient eu un goût aussi amer ! De ça aussi je me souviens. Et lorsque l'expression "femme de marin, femme de chagrin" est venue plus tard à mes oreilles, ma propre expérience des dangers de la mer m'inspira plutôt cet autre aphorisme : "mère de crétins, mère de chagrin" ; et aussi cet autre que n'aurait pas renié Baudelaire : "homme libre, toujours tu chériras ta mère".

Michel

LA CRIQUE

Je me souviens du soleil brûlant et de la petite plage cachée entre ses remparts rocheux.

Peu de monde, seuls quelques groupes d'amis isolés, l'océan est calme, le flot déroule paisiblement ses vaguelettes chargées de coquillages.

Pour une fois, pas de vent. Assise sur ma serviette, je fixe l'horizon en rêvant que de l'autre côté, loin, très loin, il y a les côtes anglaises où j'aimerais bien retourner.

La plage est comme figée sous le soleil, rien de bouge.

Une jeune femme se lève et accompagnée de son amie se jette dans l'eau fraîche. Elles nagent longtemps, jouent dans l'eau, on les entend rire aux éclats. Elles s'éloignent peu à peu. Elles sont bonnes nageuses, c'est sûr, mais l'océan Atlantique est traître, avec ses courants changeants et ses lames de fond invisibles. Ne partent-elles pas un peu trop loin ?

Je les surveille, au cas où.

Je les vois virer sur la droite au lieu de revenir droit sur la plage et je comprends que les courants les en empêchent, qu'elles sont entraînées vers le large et n'ont plus la force de revenir. L'une d'elle fait la planche pour se reposer, l'autre continue de nager lentement. Elles se laissent porter par le jeu des courants pour ne pas s'épuiser et essayer d'atteindre l'autre petite crique à droite, vers où la mer semble aller naturellement.

Elles disparaissent de ma vue. Je me lève et cours vers la crique. Ont-elles réussi à atteindre le rivage ou ont-elles été emportées ?

Tout à coup je vois leurs petites têtes surgir derrière la barrière rocheuse. Elles reviennent épuisées, pas de drame cette fois-ci.

Mais il s'en est fallu de peu. La prochaine fois, je vous proposerai peut-être une chute plus macabre, avec des cadavres dont la tête a été dévorée par les poissons et le corps déchiqueté par les rochers.

Car demain soufflera le vent de demain.

Martine

SORTIE EN MER

Je me souviens d'une sortie en mer avec mon ami Jean, un ancien de la marine, un pur breton né à Buguelès dans les Côtes d'Armor, une carrure impressionnante capable de sortir de l'eau un barracuda d'un quintal, quelqu'un qui connaît la mer

comme peu la connaitre et qui sait où ramasser les crabes dormeurs à marée basse en glissant simplement sa main sous les rochers pour sentir s'il y en a un au risque de se faire pincer très fort.

– Tu veux venir pêcher en mer demain, me proposa-t-il un jour ?

– Ah oui, très bonne idée ! Quel temps annonce-t-on, demandai-je ?

– Ah, tu sais, on ne peut pas faire confiance aux prévisions météorologiques faites par des ingénieurs qui n'ont jamais pris la mer. Demain soufflera le vent de demain, conclut-il.

Effectivement le lendemain soufflait un vent assez fort, un vent de lendemain. Nous prîmes tout d'abord une barquette à rames appelée annexe pour rejoindre le bateau attaché à quelque cinquante mètres du rivage. Puis à partir de cette base oscillante, nous grimpâmes sportivement dans un bateau à moteur d'environ douze mètres, équipé d'une toute petite cabine sur la proue. Dans cette zone semi-portuaire abritée, la mer était calme. Jean démarra le moteur, un Zodiac de 30 chevaux, et nous partîmes au large. Arrivés sur le lieu de pêche, Jean m'expliqua qu'à cet endroit il y avait souvent du poisson. Nous étions au-dessus d'un trou d'eau, disait-il. Moi, je ne voyais que la même mer, quelle que soit la direction de mon regard. Mais pour être sûr d'être au bon endroit sans GPS, Jean tirait à vue d'œil des droites imaginaires qui passaient par deux points de repère terrestre. La première droite reliait un château d'eau à l'église de Guidel, la seconde droite reliait le manoir de Penquelen à une horrible barre d'appartements en front de mer. Nous étions donc à l'intersection de ces deux droites, point unique sur cette immensité d'eau salée. Mais à cet instant, mes cours de maths du collège eurent du mal à remonter à flot car Jean venait de couper le moteur, et à cause du vent du lendemain, le bateau se mit de suite à tanguer dans tous les sens. Mes sens justement en furent tout tourneboulés. Je m'assis dans un coin du bateau sans bouger, en tenant ma bouche fermée pour essayer de contrer d'éventuelles remontées gastriques. Je regardais Jean lançant des lignes appâtées, remontant des casiers à homard, tirant hors de l'eau un filet posé la veille. Il me tendit même une ligne appâtée en m'expliquant la méthode.

– Tu tires, tu relâches, et si tu sens une résistance, tu fermes et tu remontes.

Ce mouvement de bras perpétuel amplifia mon mal de mer et j'en vins vite à des haut-le-cœur suivis d'un rejet gastrique par-dessus bord, malheureusement à contrevent.

– Qui pisse contre le vent se rince les dents, me lança-t-il en riant. Je termine la tournée des casiers et on rentre.

Le retour ne fut guère glorieux pour moi, n'ayant pris aucun poisson et avec un polo passablement englué de vomi. Il y eut néanmoins au dîner du homard que Jean avait relevé dans ses casiers.

Avoir le pied marin ou ne pas l'avoir, voilà toute la différence entre un marin de mer et un marin d'eau douce.

Bryan

CONVOYAGE

« Waouh ! ça y est on a quitté la terre ferme » s'exclame Romain.

Il est tout heureux, c'est la 1ère fois qu'il part si longtemps sur un voilier. Chaque été il avait beau faire un stage d'une semaine à l'école de voile de Perros, ce n'était quand même pas la même chose.

Avec les 3 copains qu'il a connus justement à cette fameuse école, ils ont décidé d'accepter la proposition du père de William.

En effet celui-ci a vendu son voilier de 14 mètres, un « Bénéteau Océanis 440 » à un couple grec. C'est un bateau confortable, avec un tirant d'eau de 1,75 m, un mât à enrouleur de grand-voile, une bôme en aluminium anodisé et 6 couchages prévus.

Il fallait trouver un ou deux skippers pour livrer le bateau en Grèce. William a l'habitude de naviguer avec son père et il a confiance en l'habileté de Romain. Après quelques exercices en mer par tous les temps, le père de William est convaincu et les 4 amis ont préparé leur voyage pendant 4 mois. Le bateau est amarré au Guilvinec, ils ont donc projeté de descendre vers les Açores, en prévoyant large car le vent autour de ces îles peut être violent. Il faut pouvoir se retrancher dans un port plusieurs jours pour se protéger de l'assaut du vent et d'une tempête éventuelle. Ensuite ils prendront plein sud-est pour rejoindre le Portugal, Gibraltar et passer en mer Méditerranée. De là les 4 gaillards mettront pleine voile vers la Grèce.

Romain a proposé à William, Malon et Loïc de faire l'avitaillement ; il en faut des légumes frais, de la viande et des céréales pour 15 jours de mer dans un premier temps. Il a suivi méticuleusement la longue liste des denrées pour ne pas risquer d'ici une semaine d'être affamé.

Un marin ne doit jamais souffrir des 4 F : Faim, Froid, Frousse, Fatigue.

Ensemble ils ont vérifié la solidité du gréement. Et voilà les 4 amis sur le pont, ils larguent les amarres, saluent les amis et leurs familles venus les encourager et c'est parti pour l'aventure.

Une petite risée parfaite pour commencer. William est à la barre, c'est le plus expérimenté et il donne ses premières consignes. Romain jubile intérieurement, il respire à gorge déployée l'air marin : « vivre heureux avec la mer pour témoin ».

Anne

SUR LA ROUTE

- Petit ?

- Oui papé

- Petit ? Tu m'écoutes

- Oui papé ? Je t'écoute. Qu'est-ce que tu veux me dire ?

- Marche moins grand. Ça te fera économiser pour tout à l'heure. Voilà ce que je veux te dire Et puis donne-moi l'épaule. Ça grimpe. Là, tu dois aider. Ça me cogne trop fort dans la poitrine

Le sentier grignote la colline rocailleuse et brûlante. Les bêtes se terrent, l'ombre reste sous le pas et la poussière. Les arbres se ratatinent, noircis, au plus près de leurs maigres racines.

- Et par là, c'est le chemin qui mène à la source ?

- Oui Petit, on y arrivera quand le soleil finira son jour de l'autre côté, là-bas.

Le vieux se retourne, pose un regard blanc sur la vallée et la voie ferrée. Il la suit d'une main, l'autre s'agrippe à l'épaule. Là-bas j'ai travaillé, j'ai donné tellement d'heures à la voie que je ne saurais les compter.

Il s'assied sur l'herbe sèche, rase et cassante. Il agite la gourde, l'ouvre puis la tend vers le jeune gars.

- Juste une goulée tranquille.

Puis avale une deuxième et c'est tout.

- Pourquoi papé ?

- Écoute. C'est comme ça : une goulée suffit pour le maintenant et la deuxième, c'est pour le sentier qui grimpe. Quand il te la demandera, tu pourras la lui offrir.

-Dis Papé, tu es assis. Tu me dis toujours qu'il ne faut pas.

-T'occupe, fils. C'est un malheur pour la carcasse que ce chemin. J'ai la tête bien fraîche mais les jambes, c'est pas pareil : à leur allure et j'y peux plus grand chose. Allez, ferme la gourde, faudrait pas que ça se renverse ! Le chemin nous prend déjà bien assez, faudrait pas lui en donner plus.

Sylvain

ROAD TRIP EN FINLANDE

Je me souviens d'un petit aéroport au nord du cercle polaire.

Je me souviens de rennes batifolant dans les rues sans crainte.

Je me souviens d'un départ de balade vers 11h du soir !

Je me souviens d'un petit chalet de bois rouge sans rideaux ni volets.

Je me souviens m'être endormie avec mes lunettes de soleil !

Je me souviens de ce grand élan mâle entre-aperçu à l'orée de la forêt à la brunante.
Je me souviens de cette magnifique église en bois, quelque part en pleine forêt.
Je me souviens avoir partagé des makkaras grillées -saucisses finlandaises- autour d'un feu de bois le soir.
Je me souviens des libellules dansant sur la passerelle de bois au-dessus des marécages.
Je me souviens des mûres arctiques cueillies en chemin.
Je me souviens de nos chapeaux avec moustiquaire intégrée prêtées par nos hôtes.
Je me souviens que, malgré cela, des nuées de minuscules moustiques invisibles attaquaient le moindre centimètre de peau à l'air.
Je me souviens de délicieuses fraises partagées avec Ari Vatanen et sa famille en Carélie.
Je me souviens de la frontière russe approchée par une fin d'après-midi brumeuse.
Je me souviens de routes sinueuses en terre, véritables montagnes russes.
Je me souviens de la vieille ferme louée au bord du lac, au milieu de nulle part.
Je me souviens de ce vieux couple finlandais qui tenait une hypothétique épicerie dans la pièce principale de sa maison.
Je me souviens du trône vide du Père Noël dans son chalet du côté de Rovaniemi.
Je me souviens avoir dit à mes filles : on reviendra !

Geneviève

LE VEILLEUR SILENCIEUX DU TEMPS

Saint Jacut la mer, rue du Chatelet face à l'ancien café des marins, son corps élancé est là, abrité par un coffret de bois encastré dans un mur. Né en 1891, il habitait à l'origine au port du Chatelet, conçu pour prédire le temps, l'air, le vent, la pluie, le soleil. Tout ce qui se passe dans le ciel.
Il a vu tant de jours, tant de nuits, des hivers rudes et des étés infinis, des orages violents et des calmes matinées, les joies et peines des vies passées.
Témoins silencieux, il veille encore sur nos vies, nos rêves et nous montre le chemin du temps. Que de mains l'ont touché, que de regards l'ont scruté. Aujourd'hui le mercure enfoncé dans sa colonne vif argent semble dormir. Son père Nicolas Fortin serait fier de lui. Et pourtant les passants le remarque à peine avec son tube de verre gradué plongeant dans le réservoir à mercure. Un lien l'unit à la pression atmosphérique qui nivèle la hauteur de la colonne.
Le baromètre, intemporel, nous salue de cette petite rue à qui saura le voir pour nous plonger dans des rêves marins.

Catherine Chauris

CANAL DU MIDI. SETE TOULOUSE

Deux géants de la chanson française, Nougaro à Toulouse et Brassens à Sète, n'ont pas réussi à donner ensemble un concert, à Carcassonne, par exemple, ou sur le canal du Midi. Dommage, ils auraient alors pu, venus de Toulouse ou de Sète, naviguer tranquillement sur ce Canal avant de chanter ensemble, en un concert concélébré, les mérites de Pierre-Paul Riquet, le bâtisseur du Canal du Midi, né à Béziers et mort à Toulouse (1606-1680), donc bien prédéterminé pour l'ouvrage. Mais peut-être préféreraient-ils, Georges et Claude, leur résidence parisienne, Brassens son Impasse Florimond (quartier d'Alésia ou de la rue des Morillons) plutôt que Sète, Nougaro son avenue Junot montmartroise plutôt que sa ville rose (o, moun païs !).

Louis XIV, qui finit par autoriser les travaux de ce canal, à l'époque « Canal Royal en Languedoc » a eu la chance, contrairement à Riquet, de voir, 20 ans avant sa mort en 1715 (une des rares dates connues des potaches), l'achèvement de l'ouvrage. Vu son orgueil sans limite, voire Trumpien avant l'heure, il paraît clair que le Roi-soleil considérait ce canal comme un 2^{ème} Gibraltar, reliant lui aussi Atlantique et Méditerranée. D'ailleurs, seul Louis XIV pouvait décentement rivaliser avec Hercule qui, on le sait, écarta d'un geste vigoureux l'Europe de l'Afrique pour ménager ce détroit à Gibraltar.

Malheureusement, les successeurs du Roi-soleil (rois, empereurs, présidents et autres têtes couronnées de France) n'ont guère entretenu, amélioré, approfondi ou élargi ce pauvre Canal du Midi. Enfant délaissé, il fait aujourd'hui pâle figure à l'heure des porte-containers de 200.000 tonnes, même s'il relie encore par un filet d'eau Bordeaux à Sète, et la Gascogne au Languedoc. Pourtant le creusement du canal de Suez il y a 150 ans (un peu plus à l'Est) aurait dû lui redonner de sa superbe ! Bordeaux était enfin plus proche de Shangaï ! Thé et vin à volonté !

Aujourd'hui, grand bien leur fasse, ce sont surtout des vacanciers qui l'empruntent, sur des péniches de moins de 2 mètres de tirant d'eau et de moins de 8 m de large (le canal n'a que 18 m de large, et il faut quelquefois se croiser, sans croiser le fer pour autant). A titre posthume, Louis XIV devra se contenter de l'inscription de « son » Canal au Patrimoine mondial de l'UNESCO (qui n'existait pas au grand siècle). Le Canal du Midi, malgré cette reconnaissance onusienne, n'aura jamais rejoint le château de Versailles dans sa gloire planétaire. Le futile est-il finalement plus apprécié que l'utile ?

Dominique

FRACTURE

Il s'était fixé un chemin de vie tout droit, ne voulant pas d'obstacle au déroulement de son cheminement, il voulait de la sécurité, de la routine. Depuis tout petit sa vision du monde à venir devait être rectiligne sans complication, deux lignes parallèles se rejoignant comme il se doit en géométrie à l'horizon, son but à atteindre. L'envie de bifurquer à droite ou à gauche lui avait souvent effleuré l'esprit et la curiosité, mais la peur du monde le remettait toujours au milieu de sa trajectoire.

Au rythme régulier et ordinaire de son enfance, adolescence et âge adulte il avançait sans danger apparent. Puis il fut submergé par la monotonie de son existence et prit tristement conscience de la pauvreté de sa vie, sans rêve, sans joie, sans bonheur, ignorant le merveilleux et le pouvoir de l'imaginaire et de l'insolite.

Changer, il devait changer sa route, avancer, oui mais en dehors de son train train quotidien, affronter l'imprévisible. Oser aller au-delà où ses pensées, ses envies, ses sentiments, ses rêves retenus trop longtemps, l'emmèneraient. Franchir le rempart, le mur qui bloquait son avenir arrêtant toute progression, découvrir le monde des autres.

Il déborda de lucidité, de bon sens, de raison et ce fut la fracture. Le séisme de son âme le réveilla de sa torpeur de solitaire, de son ordinaire, de ses habitudes, de sa vie banale. Il réalisa que son existence était égoïste, le rendait ignorant de ce que pouvait lui offrir la découverte, le partage, l'amitié, la compassion et l'amour...

Changeant de cap, Il décida de ne s'arrêter qu'une fois vieilli, épuisé ou mort...

Marina

Limerick

Il était un soûlard complètement bourré à St Jacut
Tout le monde le traitait de trou du cul
Un jour à marée basse il voulu voir la mer couleur glaze
S'approchant trop près du parapet, il bascula dans la vase
On ne le revit jamais plus, boire des verres à St Jacut

Anonyme

LA LECTRICE SOUMISE



Ah, quelle horreur, il est revenu, cet horrible personnage, ce démon qui hante mes nuits. Je croyais en être débarrassée, mais non, je le vois là qui me nargue et qui rit de moi ou plutôt ricane de mes craintes pourtant justifiées. Il montre ses grosses dents qui poussent au fur et à mesure qu'il avance et s'approche de moi, ses oreilles qui bougent spasmodiquement en lâchant de la fumée, ses yeux globuleux, qui voient devant derrière, tournent en spirale, et qui détectent tout dans la pièce pour qu'on ne puisse pas s'échapper. Sa bouche crache des flammes et des insultes obscènes dans une langue inconnue de moi, pourtant je sais que ce sont des insultes. J'essaye de fuir, je trouve une issue, un couloir en forme de labyrinthe où je m'engouffre. Je crois qu'il est trop étroit pour qu'il me suive, mais je me trompe, il tend ses bras qui s'allongent, s'allongent et se tordent dans les méandres du labyrinthe pour me toucher avec ses gros doigts boudinés et gluants, ses ongles longs et crochus. J'ai de plus en plus peur, et c'est au moment où je crois qu'il va y arriver que je me réveille dans mon lit, en sueur, le cœur battant à tout rompre. Pour me rassurer, j'essaye de reprendre mes repères avec mes objets familiers, je regarde le livre que j'ai déposé sur ma table de nuit avant de m'endormir, mais c'est les chants de Maldoror de Lautréamont que je vois alors que je venais de terminer un livre de poème de mon cher Verlaine, j'en suis sûre...

EFFROI

La peur de la lecture d'un livre à petite écriture effraie beaucoup cette femme peut être.

Livre rempli de mots, de phrases pour raconter une où des histoires, romancées où bien réelles de la vie. L'effroi est peut-être aussi le résultat de la lecture d'une phrase qui l'a perturbée ou qui l'a stupéfiée. Les mots qu'elle vient de lire lui font ressortir un souvenir enfoui dans le fond de sa mémoire, un souvenir qu'elle croyait oublié.

Elle a l'impression que ce texte parle d'elle et de ses parents qu'elle a perdus quand elle était très jeune, dans un accident tragique. Absente au moment des faits, elle n'a jamais su les circonstances de cet accident. Ce paragraphe lui apporte, lui semble-t-il des explications sur l'accident de sa maman et de son papa, ce qu'elle croit à ce moment-là. Mais cela n'a rien à voir avec son enfance tragique. Que sera sa réaction après avoir repris ses esprits, va t'elle finir la lecture de ce livre ou bien le refermer, le ranger dans les rayonnages de sa bibliothèque ou bien le jeter aux oubliettes ?

Tugdual

LE BANC

3h du matin, la ville dort, les lampadaires découpent l'obscurité en morceaux d'ombres énigmatiques. Un banc, vieilli par les saisons garde sa place depuis des années sur le trottoir, figé sous la lumière froide d'un réverbère. Il n'attend rien ni personne. La rangée d'arbres de l'allée déserte ne bougent pas non plus. Ils dorment, fatigués d'avoir trop fréquenté la foule des passants de la veille.

Une voiture arrive, elle déboule du fond de la route, phares allumés comme des yeux en colère, furieux. Elle fend le silence, gronde et dévore l'espace. Le banc ne bronche pas, les arbres non plus. Ils regardent au loin d'autres phares approcher et prolonger les ombres dans une étirement douloureux.

Les deux voitures telles des bêtes sauvages accélèrent, s'aveuglent et au carrefour face au banc, c'est l'impact... Violent, métallique, brutal, le bruit crisse et claque dans la nuit comme une gifle à la ville. Tout éclate, se disperse. Le verre, le fer, la chair. La danse brève et tragique se déroule sous les yeux indifférents du banc et des arbres, ignorant les cris muets des tôles froissées. ils ont vu, entendu, perçu le chaos mais il referment doucement leur existence sur l'accident.

Aucune parole, seulement le vide immense, l'indifférence presque rassurante comme si rien ne comptait, comme si tout était normal pour eux.

Marina

A vouloir disperser les mots sur le papier, à
L'encre qui ne s'efface pas
Noire, elle s'étendra sur tout le blanc
Écrivons dans l'ordre ou le désordre
Nos pensées, nos peines, nos joies et nos
Histoires se raconterons

Avant que disparaisse notre mémoire
L'oubli arrive si vite...

Je me souviens,

Le cri rauque du goéland au bec puissant, silhouette grise et blanche découpée sur le ciel. Planant, glissant sur les courants d'air. Un seigneur de la mer sans couronne décrivant de larges cercles au-dessus de son royaume liquide.

D'un coup d'aile assuré il plongeait dans les profondeurs marines en repliant ses ailes, attaquant ses proies, poissons trahis par leur éclat d'argent. Dominant, chassant, tuant, broyant sans pitié la victime.

Sur la falaise un pêcheur vieillissant l'observait aussi et sans me regarder il a dit :
« quand la pêche est bonne, le goéland pardonne ».

Le magnifique oiseau reprenait de l'altitude régnant en maître absolu qui n'a peur de rien, ni de personne. Il appartient au vent et à la mer...

Je m'en souviendrai.

UNE ETOILE

Il était une étoile de mer, enfin c'est ce qu'elle croyait. Arpentant sable et rocher à la recherche d'un abri loin du danger, à marée basse ce dernier est partout. L'espace si vaste la dérouta, ses cinq bras ne savent plus dans quel sens ramper. Autour les coquillages brillent, les algues sèchent, le monde s'est figé.

Pauvre créature discrète, échouée là entre ciel et mer, perdue. Errant de flaque en flaque, frémissant doucement au rythme du vent marin, de l'imprévu qui l'entoure. Elle attend que la vague revienne de l'horizon, la cache des prédateurs, la soulève et l'emporte vers les profondeurs qu'elle connaît par cœur. Elle veut retrouver la paix des fonds marins.

Au-dessus d'elle le ciel s'étire immense préparant la nuit, rempli d'êtres qui lui ressemblent qui est-elle vraiment ? L'étoile d'en haut venue prendre un bain ou celle d'en bas volant prendre les airs.

Marina



BUS 70

Véronique m'avait dit : « ne prends pas le bus 70, c'est celui des pendus ». Mes yeux ont fait trois ronds d'étonnement.

C'est vrai que ce bus est sinistre, jamais grand monde, mais trop tard, j'y suis montée !

Assise au fond, j'observe les quelques silhouettes figées, silencieuses, dispersées. Une, assise deux rangs devant moi, la tête penchée sur sa poitrine comme endormie, mais dans une position anormale, son cou semble trop lâche, trop abandonné et il y a ces anneaux qui pendent au plafond, un pour chaque passager se balançant au rythme des virages. Vraiment étrange. Véronique m'avait parlé de ces anneaux, ils servaient aux désespérés, aux suicidaires. C'est simple avait-elle ajouté, ils passent la tête au travers et les soubresauts du bus fond le reste. C'est propre, pas de sang, pas

de trace. Puis le chauffeur les décroche et quand il longe le bois il les dépose dans un fourré ou derrière un taillis. Jamais au même endroit pour éviter de faire un tas trop voyant de la route.

Repas copieux pour les bêtes de la forêt, elles n'ont que ça, le bois est stérile, pas un champignon ne pousse alors les morts c'est pratique. Une manne.

Les fourmis aiment particulièrement la chair fraîche qu'elles découpent avidement avec leurs mandibules, les plus jeunes suicidés son délicieusement juteux. Les vers de terre préfèrent les vieux plus croquants, légèrement moisis donc plus goûteux. Et les rats qui se régalez aussi, ils sont très intelligents, ils savent à quelle heure passe le bus, mais parfois il ne s'arrête pas alors ils reviennent le lendemain et généralement la dépose macabre se fait en silence et les rats sont contents, ils peuvent nourrir leurs petits.

Devant mon air stupéfait, Véronique a ajouté : « c'est vrai Marina, ne prends pas le bus 70 dans l'état où tu es parfois moralement c'est risqué. »

Je ne suis pas ophtalmo, je ne sais pas lire dans les yeux mais dans ceux de Véronique, petits, malicieux, bleus transparents je n'y ai pas vu la moindre trace d'une blague. Alors quand le bus a ralenti pour marquer un arrêt, j'ai préféré descendre... Au cas où...

Marina

BEAUMES DE VENISE

Une belle journée du mois de mai, j'accueille mon groupe de huit touristes américains à l'aéroport de Marseille et les conduis dans un petit camion jusqu'à Aix-en-Provence pour commencer notre voyage, qui s'appelle « la France intime ». Je suis le guide qui fait visiter les petits villages perchés sur les collines, les marchés, les vins et la nourriture de Provence.

À Aix, nous passons trois jours à visiter l'église ancienne, les petites vieilles rues, et la fameuse montagne Sainte-Victoire que Cézanne peint à plusieurs reprises.

Arrive le moment de partir pour aller passer quelques heures à Avignon, puis prendre un déjeuner gastronomique à Beaufort-de-Venise, un joli petit village sur la route de Vaison-la-Romaine. À Beaufort, nous visitons la petite fabrique d'huile d'olive, faisons une dégustation de vin et, puisque nous sommes de passage, nous devons laisser nos bagages dans le camion pendant que nous déjeunons. À la fin du repas, les touristes partent pendant que je règle l'addition.

Quelques minutes après, l'un des passagers revient au restaurant pour me dire que c'est vide. Quoi ? Comment ça, vide ? Des gens sont entrés par effraction et ont emporté tous les bagages.

Que faire d'autre que de rassembler les touristes dans le camion et d'aller directement à la préfecture de police ? Un jeune bonhomme à la préfecture veut regarder nos passeports. Je demande pourquoi il veut les voir. Il répond tout simplement : au cas où. Je lui donne les coordonnées de l'hôtel à Vaison-la-Romaine, au cas où. Heureusement, tout le monde a son passeport et son portefeuille sur soi.

Il faut tout de même continuer le voyage, nous partons vers Vaison-la-Romaine. Il n'y a qu'un couple qui se met en colère et rentre immédiatement chez lui dans l'État de Washington. Les autres sont contrariés, ce qui se comprend, mais ils finissent par acheter des articles de toilette, des sous-vêtements et des chemises ou des pantalons. La soirée est quand même agréable, avec un bon repas dans un restaurant en ville, et une bonne nuit de sommeil.

Le lendemain matin, nous prenons le petit-déjeuner à l'hôtel, profitons du marché en ville, puis je les conduis dans un charmant village perché pour une visite, puis à une dégustation de vin.

Au retour à l'hôtel, les réceptionnistes déclarent avoir reçu un appel du commissariat : ils ont trouvé nos bagages et nous demandent de venir les chercher le lendemain. Je ne vais pas attendre. Je saute donc dans le camion, emmène quatre de mes passagers de confiance et conduis rapidement jusqu'au commissariat de Beaumes-de-Venise.

Les valises et les vêtements sont éparpillés dans le garage du commissariat de police. Nous rassemblons et jetons tout dans les valises comme nous le pouvons.

Sur le chemin du retour, nous mettons au point un plan, arrivés au restaurant de l'hôtel, nous vidons les valises et chacun ramasse ses affaires, EN SILENCE ! Personne ne perd rien, sauf moi... mes lentilles de contact, mais ce n'est pas grave.

C'est ça certainement la France intime, car maintenant tout le monde connaît la taille des sous-vêtements de chacun !

Les bagages avaient été retrouvés dans un champ, avec leur contenu éparpillé. Apparemment, ce type de vol n'est pas rare. Je me demande si la police elle-même n'est pas complice !

Judith

LE VIEIL HOMME ET SON BANC

Je me souviens, il était là assis sur son vieux banc de bois dont le bleu breton était usé par les intempéries. Il était là face à la mer avec son corps fluet, son teint buriné, ses bottes assorties à son pull marin, sa casquette protégeant du soleil ses yeux azurs fatigués et à ses pieds un panier à crustacés.

Il était là le regard scrutant l'horizon, attendant le moment opportun à marée basse pour aller pêcher.

D'un geste lent de la main il m'invita à m'asseoir silencieux. Timidement je m'exécutais et sorti mon pique-nique. Il m'observait. J'entamais ma pomme quand sa voix douce rompit le champ des mouettes. « Vous venez d'arriver ? Quel vent marin vous amène ? ».

« Oui, » répondis-je. « J'attends l'ouverture du camping. Et vous, vous habitez ici ? »
« 2 maisons plus loin en remontant la rue. Ma femme est malade. Elle perd la tête. C'est l'heure de sa sieste et j'en profite pour m'aérer l'esprit. Vous connaissez la presqu'île ? »

« Un peu »

« Demain à marée basse, prenez le sentier vers le château du Guildo à la recherche des phoques. Ils s'installent sur les bancs de sable au soleil. Et si vous me croisez, n'hésitez pas à m'interpeler car mes yeux ne reconnaissent pas toujours les gens ».

Il se leva, son panier à la main. J'eus le temps de lui crier : « Merci de ces échanges et bon courage pour votre épouse ». Il se retourna, me salua de sa main et répondit : « Demain soufflera le vent de demain ».

Je me souviens de ce vieil homme et de son banc de bois bleu breton.

Catherine Chauris

VIE COMMUNE

Je me souviens de Charles...

En trinquant avec moi pour le nouvel an il avait fêlé mon verre. Signe de chance avait-il dit. Quatre mois plus tard nous étions mariés.

Premier déménagement, un trois pièces, un enfant, une table à langer, un frigidaire congélateur, des meubles chinés aux Puces, deux belles mères chiantes, une Peugeot 205 d'occasion, trois rhino-pharyngées, deux angines, un livre de cuisine pour débutants, des joggings matinaux, des rires sous l'édredon...

Deuxième déménagement, une fausse couche, une cure thermale, deux augmentations de salaires, une appendicectomie, des manifestations à la Bastille, des cors aux pieds, des locations de vacances moches, un gamin capricieux, des règles douloureuses, des impôts en retard, l'achat d'un piano...

Troisième déménagement, une entrée au collège difficile, l'enterrement d'une belle-mère, une Renault Espace neuve, une augmentation de salaire, un changement de poste, un vestiaire renouvelé, des festivals de Jazz, des questions existentielles, une fidélité fragile, des bistrots, des gueules de bois, des copains d'un jour, des coups de cafard, des soirées muettes, des engueulades, des mains levées, des explications, une séparation...

Quatrième déménagement, une division par deux, une garde d'enfant partagée, une belle mère malade, des traversées du désert, des rencontres hasardeuses, des retours de flamme, des jobs nouveaux, trois accidents de voitures, un divorce, un remariage, un second enfant, une pandémie, puis plus rien...

Un Brest Paris en première classe, une matinée dans la chambre mortuaire au Père Lachaise...

Je me souviens de Charles...

Véronique

Il était un pèlerin bigleux à Saint-Jacut,
Qui faisait le tour de la presqu'île, un peu perdu.
Il dénicha enfin l'abbaye et demanda,
Qu'on lui délivrât sans retard, la Compostella.
Le pèlerin désorienté à Saint-Jacut.

Anonyme

UNE SCENE DE MER

Je me souviens de Bernard avec son bonnet enfoncé sur ses longs cheveux gris, coiffé en catogan.

Il se baladait toujours accompagné de son chien à poils durs noir et blanc, surnommé « va-t-en-guerre ».

Bernard avait été marin pêcheur dans sa première vie. Ensuite il avait rencontré une grande femme blonde et ensemble ils avaient fait le tour du monde sur un rafiote de 10 mètres.

Ça avait été houleux à l'intérieur comme à l'extérieur. Sans cesse il avait dû réparer les voiles, calfeutrer la coque qui souffrait, comme Yannick qui s'impatientait de ce voyage au long cours.

Sa compagne s'était lassée de cette vie à deux sur cette coque de noix et, arrivée à Buenos-Aires, elle l'avait quitté.

Après avoir terminé son tour du monde, Bernard avait fait le choix de s'amarrer à Gâvres, petit village à quelques kilomètres de Port-Louis, en Bretagne dans le Morbihan.

Entre la pêche et les dépannages-bricolages chez les voisins, les journées passaient trop vite. Sa vie était remplie de nouvelles inventions. Bernard n'était pas comme certains hésitants « qui trop écoute la météo, passe la vie au bistrot ».

Il était à part des autres marins, il ne réparait pas les filets, il utilisait plus souvent des casiers pour la pêche aux homards et connaissait tous les bons coins.

Un beau jour il apparut au port avec une drôle de barque. Ce n'était plus le canot au large filet bleu peint sur la coque.

Cette embarcation n'avait pas de rame, mais un vélo installé au fond de la coque lui permettait d'avancer sans trop se fatiguer.

Assis sur la selle il pédalait et sa chaîne était reliée à une sorte de tangon qui actionnait une roue accrochée à l'extérieur de la barque à moitié enfoncée dans l'eau.

Cette roue avait la particularité de n'être pas un cercle mais un large quadrilatère de bois. Lorsqu'elle était actionnée par les coups de pédales de Bernard, les ailettes de bois fixées à la place des rayons, faisaient avancer le bateau tranquillement.

Ainsi le capitaine pouvait faire 2 actions en même temps, pédaler et réparer son matériel, ou bien caresser son chien « va-t-en guerre » tout en observant la mer.

« Homme libre, toujours tu chériras la mer », je me souviens, s'exclamaient les marins.

Anne

Il était venu tout seul à Barcelone
C'était la ville où on se bidonne
Le soir il irait sur les Ramblas
Où les filles pouvaient aguicher les gars
Pour cela il était venu tout seul à Barcelone

Elle courait sur le stade rapide et la jambe légère,
Les autres derrière soufflaient et manquaient d'air,
Attirés par ses fesses et sa poitrine tremblante
Ils couraient tous avec la langue pendante
Alors qu'elle courait sur le stade rapide et la jambe légère !

Il est parti confiant vers Carcassonne
Maintenant que pour lui l'heure de la retraite sonne

De là il ira randonner sur le mythique Bugarrach
Ses amis diront de lui qu'il a des jeux un peu trash
Mais c'est pour ça qu'il est parti confiant vers Carcassonne

Elle venait pour butiner la fleur de capucine
Qui paradait en bas sous le mur de la piscine
Les autres abeilles la jalousaient
Car de belles fleurs peu il y avait
C'est pour cela qu'elle était venue butiner la fleur de capucine.

Marilou

LA SOUPLESSE ET LA FORCE

Sur le bois brut où le temps a gravé ses rides, une corde sommeille enroulée, une que l'on nomme bout ou selon son usage amarre, drisse, aussière... Elle épouse les courbes du bois. Ses fibres tressées racontent mille voyages. Des vents marins aux mains des pêcheurs. Elle dort là, nouée, patiente et fidèle. Son secret blotti dans le cœur du vieux bois poli par les marées. C'est un simple enlacement de fils et d'écorce où, de cette union surgit une danse ancestrale, un dialogue silencieux entre face et souplesse.

Le bois solide, ancré, offre son écorce comme refuge. La corde quant à elle apporte le lien, le mouvement, une attache. Leur enlacement qui a défié les tempêtes témoigne d'une complémentarité mais aussi des mains qui les ont façonnés et des histoires qui les ont portés.

Catherine Chauris

*Note : Sur un bateau on ne dit jamais corde et lapin. Superstition sans doute mais qui s'appuie sur l'idée que les cordes servent aux pendus et donc ont un rapport avec la mort et les lapins interdits à bord parce qu'ils rongeaient les cordes, filets, coque...
Donc pour corde on dira « bout » ou selon le bout : amarre, drisse, aussière...*



LE LIEN

Sa vieille main noueuse autour de cette corde. Les doigts déformés, usés, aux ongles cassés et noirs.

Cette corde, une des nombreuses cordes que tressait Katell, sa femme, sa compagne de toute une vie, qui, le soir, à la veillée, tordait inlassablement les longs brins de chanvre pour former ces torsades qu'il attachait ensuite à ses casiers.

Ils le savaient tous les deux qu'ils se trouvaient chacun à un bout de cette lourde tresse qui les reliait plus que ne l'auraient fait des mots, des phrases. Et qu'elle n'était pas née la tempête qui les séparerait, qu'il n'y aurait pas de naufrage possible tant qu'il y aurait toujours entre eux, ce lien invisible mais indissoluble.

Il est là, aujourd'hui, enroulant autour de ses gros doigts qui savaient être si doux, si inventifs quand il caressait le corps de sa femme, il est là, le regard hébété, seul devant l'âtre fumant de la cheminée de la cuisine. Il revient du cimetière où Katell, repose désormais.

Ce soir, avec cette corde, il se donnera la mort et ira la rejoindre.

Jocelyne

LE PORTRAIT



Je ne supporte plus Montmartre, sa butte, sa place du Tertre... Pourtant cet endroit, cette place, c'est mon gagne-pain. J'ai deux passions dans la vie : le dessin et le poker. Pas de lien direct entre les deux, me direz-vous ? En réalité, c'est bien le cas. Mon don pour le dessin me permet de gagner un peu de sous auprès des touristes et cela me sert à éponger mes dettes de poker.

Ce n'est pas la place du Tertre en elle-même qui me rebute, mais ses touristes qui font le tour de l'Europe en quatre jours et passent une heure à Montmartre avant de s'envoler le même jour pour Rome ou Florence. Je ne peux plus les supporter avec leurs *selfies* et leurs cadenas à accrocher à la balustrade comme trace immortelle de leurs passages en ce lieu. Non, je ne peux plus les voir en peinture. Quand je suis à bout, quand la coupe est pleine, je vais me réfugier dans l'église Saint-Pierre de Montmartre, le seul endroit de la butte, bizarrement déserté par les touristes, où je parviens à retrouver un peu de calme.

En ce moment, je fais le portrait d'un drôle de type, mais facile à dessiner avec sa grosse balafre. Je ne vais pas y consacrer trop de temps. C'est toujours ça de gagné ! Mais ce visage que je dessine me dit quelque chose. Ces traits, ce nez qui sont semblables aux miens. Sapristi, c'est mon frère Angelo ! Qu'est-ce qu'il fait là ? Il devrait être en prison ?

Philippe

D'APRÈS PHOTO

J'étais derrière lui dans la foule pour la Saint Yves
Lui toucher sa chemise blanche amidonnée, j'aurais pu
Il portait serré sa fillette blonde dans ses bras
Lui enlever son bigouden noir, j'aurais pu
Je voulais lui parler de la traversée jusqu'à l'île
Lui dire que l'on était fou de s'enfuir, j'aurais pu
Les bombardes jouaient en duo avec les cornemuses
Lui faire avouer qu'il m'aimait pour de vrai, j'aurais pu
Le bagad sonnait, hurlait comme l'enfer
Lui dire que le voir au calme serait bien, j'aurais pu
Quand il est parti danser avec la Morgane
Lui dire que ça m'avait ruiné le cœur, j'aurais pu
Quand, à la buvette je suis tombée livide
Lui dire que le chouchen m'avait tué, j'ai pas pu.

Véronique

Les haïkus m'ennuient
Chantent les rouges gorges
Mes pensées s'envolent

Il était un gentil marin pêcheur à Saint-Jacut
Qui, chaque fois qu'il sortait en mer, se retrouvait cocu.
Il était pourtant si heureux de retrouver son amour,
Il lui faisait alors des câlins trois fois par jour.
Le pauvre ! Quand il prit sa retraite, sa femme les quitta, lui et Saint-Jacut.

Bryan

Il était une fois sur les rives de St Jacut
Une belle promise légèrement vêtue
Un marmot attaché à son sein
Attendant le retour de son jeune marin
Après de longs mois loin de St Jacut.

Chantal Johnston

À L'ENCRE NOIRE, ECRIVONS NOS HISTOIRES, AVANT L'OUBLI



À jamais,
L'encre de tes yeux sera
Noire ou bleue ou glaz.
Écrivons la couleur qui nous sied,
Nos rêves en seront colorés et nos
Histoires plus inspirées.
Avant la nuit, fébrile, nous attendrons votre retour.
L'oubli n'en sera que plus douloureux.

Philippe

À la lueur tremblante de la bougie
L'encre fait luire mes mots doux
Noire s'envole ma peine
Écrivons de nouveau nos amours
Nos phrases gourmandes se mêleront
Histoires de faim que rien n'arrête
Avant que la fin certaine nous emporte
L'oubli sera doux comme un baiser

Véronique

AVEC LE TEMPS VA TOUT S'EN VA.

Je suis un coquillage qui n'entend plus très bien maintenant.

Quand dans ma jeunesse, j'étais un beau coquillage de couleur jaune et rouge, mais avec le temps, ballotté par la mer, je suis devenu terne. J'avais une ouïe extraordinaire qui me permettait d'entendre au loin le chant des sirènes. J'étais tombé amoureux d'une d'entre elles, Pélagie.

Pélagie était très belle avec sa chevelure blonde et sa longue queue élancée qui ondulait quand elle virevoltait dans sa nage qui me séduisait fortement.

J'avais du mal à la suivre, moi pauvre gastéropode des mers.

Elle chantait si bien d'une voix mélodieuse, que son chant magnifique m'envoûtait. Je ne m'appelle pas Ulysse, moi je n'ai pas résisté.

Mais mon audition a diminué au fur et à mesure du temps.

N'entendant plus son chant et ne pouvant pas la retrouver, ma belle sirène fut perdue pour moi.

Je suis devenu dingue et sourd... !

Tugdual

À mon amour, je t'écris ce soir à l'encre de ma colère noire, écrivons nos histoires avant l'oubli

À mon amour, à qui, ce soir j'écris

Encre rouge de colère

Noire de désespoir

Écrivons-nous encore

Nos défaites, nos victoires

Histoires de te rêver

Avant de te revoir

L'oubli est nécessaire

Jocelyne

IL ETAIT

Il était une galette, bretonne assurément,
A la farine de froment, forcément,
Galette au sucre ou à la marmelade,
Quand ce n'est pas au chocolat,
Avec du cidre bu à la régalade,
Ma préférée reste celle au chocolat
Sur le menu est écrit « galette à la Versailles »
Pour un produit breton, drôle de trouvaille !



Marilou

Il était un vieux château au Guildo,
Très bien situé au bord de l'eau.
Il plaisait fort à Françoise de Dinan.
Mais elle dû épouser Gilles de Bretagne, à son grand dam
Et ne voulut jamais le recevoir en son château du Guildo.

Il était un vieux loup de mer au port d'Erquy,
Qui n'avait plus qu'un bateau tout riquiqui.
Comment aller pêcher avec cette coque de noix ?
Il allait devoir improviser ma foi,
S'il ne voulait pas mourir de faim, ce marin d'Erquy !

Anita

MADEMOISELLE SALICORNE (*)

Il était une fois une petite salicorne qui était toute fière parce qu'elle pensait qu'elle était de la famille des licornes. Comme toutes les petites filles de son âge, elle adorait les licornes ! Ses parents l'appelaient "ma petite fée" et c'est vrai qu'elle était belle, toute mince dans sa belle robe verte. Le jour où elle entra à la "grande école", elle déclara un peu trop fièrement aux autres élèves : « je suis Mademoiselle Salicorne, de la famille des licornes ». Mademoiselle Haricot Vert donna un petit coup de coude à Mademoiselle Haricot Jaune sa voisine et lui dit à l'oreille : « pff ! licorne, licorne oui, mais une sale licorne ». Cela fit bien rire Mademoiselle Haricot Jaune qui le répéta à tous les Haricots de la classe : les blancs, les noirs, les rouges. Avant la fin de la journée, tous les élèves faisaient cercle autour de Mademoiselle Salicorne et

répétaient : « ouh ouh , sale licorne ! tes cornes sont sales ! » ou encore « petite vache, rentre chez toi, tu vis dans la vase, tu as sali tes cornes ».

Mademoiselle Salicorne arriva le soir en pleurs à la maison. Son papa, monsieur Salicorne, lui dit : « ma petite fée, ne t'en fais pas, tu es la plus belle, tout le monde le sait. En plus tu vis au bord de la mer, tu es libre ! Les demoiselles Haricots vivent dans des potagers comme des prisonnières. Elles sont jalouses de toi ! »

Le lendemain, en arrivant à l'école, Mademoiselle Salicorne vit que la classe était complètement vide. Il n'y avait là que la maîtresse, Madame Navet (dont le prénom était Maria), qui lui dit que toutes les demoiselles Haricots avaient été emportées pendant la nuit pour être mises en conserve. Et Madame Navet, qui avait dû subir bien des moqueries à cause de son nom quand elle était petite, consola Mademoiselle Salicorne en lui disant : « Tu vois, ma petite licorne, les demoiselles Haricots t'avaient dit des choses très méchantes hier, elles avaient voulu “te mettre en boîte” comme on dit, mais aujourd'hui ce sont elles qui se sont fait mettre en boîte, et pour toujours ! »

Cependant Mademoiselle Salicorne, qui était non seulement jolie mais qui avait bon cœur, était bien triste d'avoir perdu ses premières camarades. Comme elle était très pieuse — car les gens de la mer prennent très tôt l'habitude de s'en remettre à la Providence — elle demanda à Madame Navet (dont le prénom était Maria) de l'emmener à la chapelle voisine et ensemble, pour les demoiselles Haricots, elles récitèrent un De Profundis et chantèrent un Ave Maria.

() La salicorne est une plante sauvage, comestible, poussant dans les marais salants. On l'appelle aussi haricot de mer.*

Michel

Il était une fois un flic de Lyon
Qui voulait attraper un lion
Mais le fauve malin se cachait
Sous une fourrure d'ourse il traversa la ville
Sous les yeux d'un flic de Lyon

Véronique

LES VAGUES

Il était une fois la plage, qui était inondée de vagues. Pas toutes les vagues à la fois, quand l'une commençait à lécher la plage, rouler sa langue, au-dessus du sable ou creuser le sable d'en bas, l'autre se reposait.

Les vagues n'étaient ni seules, ni muettes. Elles chantaient à 1000 voix jolies et variées, chantaient fort, chantaient doucement.

Les vagues avaient des amis : toutes sortes de coquillages, des mollusques, des crustacés, des escargots, des huîtres, des tourteaux qui eux cherchaient de la nourriture qu'ils savaient être dans l'eau parmi les vagues. Mais hélas, la plupart d'entre eux sont morts, consommés les uns et les autres, comme en témoignent tous les coquillages vides, brisés, qui restent sur la plage, et les vagues continuent de rouler...

Judith

LA VAGUE

Il était une vague, une vague très ancienne qui avait roulé son écume et sa crête depuis des temps immémoriels...

« Grand-mère, grand-mère, l'imploraient, chaque soir, les petites vaguelettes, raconte-nous encore comment tu promenais les sirènes quand tu étais jeune »

« Ah, mes chéries, en ce temps-là, les sirènes peuplaient les fonds de l'océan. Elles entretenaient les coraux, la faune, la flore, nourrissaient les petits poissons orphelins et chaque année me demandaient de les mener à la surface de la mer pour la tenue du congrès des sirènes de tous les océans.

Je m'enroulais autour de leur fine taille et les soulevais en douceur. Elles, légères et aériennes, riaient et s'éclaboussaient, leur queue miroitant sous les rayons du soleil. Là, elles observaient, écoutaient tous les bruits et la fureur du monde, navrées et horrifiées de découvrir que d'année en année, les hommes devenaient de plus en plus déraisonnables.

Hélas, mes mignonnettes, hélas, elles n'avaient pas imaginé que la folie des hommes, la pêche intensive, l'exploitation sans vergogne de nos fonds sous-marins, le déversement toujours plus important de produits polluants détruirait si rapidement leur monde hospitalier et bienveillant. Bientôt celui-ci devint exsangue, en voie de disparition et finalement s'effaça.

Mes jolies sirènes, mes compagnes joyeuses et lumineuses, moururent et emportèrent avec elles, tout ce qui faisait ma raison de vivre et donnait un sens à mes jours.

Je sais pourtant que le jour où les derniers hommes auront disparu, elles renaîtront de mon écume, de l'énergie de vous toutes, mes chéries, et de la chaleur du soleil qui nous caressera toujours. »

Jocelyne

L'OMELETTE AUX ALOUETTES



On était sur le chemin de Compostelle dans le massif Central, dans une belle forêt auvergnate sous une pluie fine mais insistante. C'est au bout d'environ trois heures de marche que l'on vit la première pancarte accrochée au tronc d'un arbre, écrite à la main sur un papier d'écolier et protégée par un plastique avec cette annonce alléchante « Dans quelques km, omelette aux cèpes à la ferme ». De quoi exciter les papilles ! Mais celle-ci se répétait régulièrement tous les 2 km sans concrétiser la promesse annoncée. On continuait à avancer, on était fatigués et toujours pas d'omelette aux cèpes !

Enfin, c'est presque arrivés à l'étape que l'on vit une petite flèche indiquant la fameuse ferme aux omelettes. Sous une grande tente installée dans un pré, d'autres pèlerins attablés avaient la chance de déguster ce plat tant attendu et tant rêvé. « Elle est succulente », disaient certains, « c'est la meilleure que j'ai jamais manger disaient d'autres » ! Imaginez notre impatience de goûter à cette expérience gustative unique. La fermière prit notre commande et alla préparer la fameuse omelette. Hélas, elle revint très vite pour nous annoncer, désolée, qu'elle n'avait plus d'œufs, victime de son succès. Ils terminèrent donc cette journée avec le rêve brisé de ce plat tant

attendu pendant des heures et qu'ils n'avaient fait qu'apercevoir sans pouvoir y goûter.

Marilou

UNE ETOILE

Il était une étoile de mer, enfin c'est ce qu'elle croyait. Arpentant sable et rocher à la recherche d'un abri loin du danger, à marée basse ce dernier est partout. L'espace si vaste la déroute, ses cinq bras ne savent plus dans quel sens ramper. Alentour les coquillages brillent, les algues sèchent, le monde s'est figé.

Pauvre créature discrète, échouée là entre ciel et mer, perdue. Errant de flaque en flaque, frémissant doucement au rythme du vent marin, de l'imprévu qui l'entoure. Elle attend que la vague revienne de l'horizon, la cache des prédateurs, la soulève et l'emporte vers les profondeurs qu'elle connaît par cœur. Elle veut retrouver la paix des fonds marins.

Au-dessus d'elle le ciel s'étire immense préparant la nuit, rempli d'êtres qui lui ressemblent. Qui est-elle vraiment ? L'étoile d'en haut venue prendre un bain ou celle d'en bas voulant prendre les airs.

Marina

LE COQ QUI NE CHANTAIT PLUS

(conte à Saint-Jacut)



Il était un coq à Saint-Jacut de la mer qui était un peu amer. Le maire de la commune lui avait interdit de chanter, car ses voisins du cimetière ne voulaient guère être dérangés et les résidents de l'abbaye voisine, faisaient souvent la grasse matinée. Alors fièrement, il regardait au loin et contemplait la mer, du matin jusqu'au soir, du soir jusqu'au matin, mais il ne chantait plus. Si l'on regardait attentivement, on pouvait voir son bec bouger en fredonnant ses chansons préférées.

Il n'était pas en pâte, mais en fer. Pourtant, une nuit de pleine lune, il descendit de son piédestal et s'échappa. Lentement, sans bruit, à petits pas de coq, la marée étant basse, par l'estran, il rejoignit l'archipel des Ébihens. Là-bas, il n'y avait ni tombes, ni gens importants. Il n'y avait que mouettes et goélands. Alors, au petit matin, arrivé au sommet de l'îlot, il put se poster fièrement sur ses deux pattes et chanter par trois fois, cocorico. On ne le revit plus jamais à l'ombre du cimetière.

Philippe

UN CONTE

A la nuit tombée, après le repas pris autour des feux, l'homme conteur se leva. Il portait un long masque fait de terre et d'herbes tressées. D'une voix forte, il cria. Il imita le loup solitaire, le tigre aux dents de sabre et Ars, l'ours, le roi de tous les rois. Il simula un combat entre les forces obscures de la nature, il se jeta à terre, rampa, imita le grand serpent qui s'enroule autour des arbres pour les étouffer et les dompter. Il se releva avec force plaintes, honora les anciens. Puis dans une grande lumière, il disparut.

Le silence retomba autour des feux.

Enfin par sa voix forte s'élevèrent les mots et les cris des Esprits:

Ils étaient quatre enfants et le père et la mère. Les enfants voulaient grandir, les parents ne le souhaitaient pas.

Et le temps passait en silence, à petits pas : Le père veillait à ce que rien ne bouge. Les quatre enfants de fait ne connurent aucun bouleversement. Et le père et la mère luttèrent contre la nature.

Regardez ! Écoutez ! Et le conteur hulula. Une longue procession de sons plaintifs, de gémissements sourds emplit l'espace. Autour des feux, les hommes se frappèrent le visage, les femmes hululèrent à leur tour. Les petits d'homme se blottirent contre les ventres de leur mère. De la forêt, les singes-hurleurs poussèrent de longs soupirs lugubres et funestes. Le sorcier frappa le sol à plusieurs reprises, jeta des bouquets d'herbes du conte sur le feu principal, ravivant les flammes ; Les manivales s'élevaient comme des lucioles au-dessus de la tribu.

Le sorcier-conteur reprit d'une voix forte : Le père et la mère luttèrent. Mais les forces de vie sont les plus fortes. De rage le père chassa ses quatre enfants : « Allez grandir ailleurs ! »

La mère le cœur meurtri les pleura.

L'ainé, je vous dis, partit au-delà de nos montagnes vers les terres bleues que d'autres hommes appellent « océans ».

Le second marcha vers les terres les plus froides que les Esprits connaissent.

Le troisième, creusa un puits et s'enfonça lentement, lentement pour découvrir l'envers et le contraire de notre monde.

Et le dernier perdit la vue.

La femme « sage » du village le recueillit et ensemble ils prirent les chemins du Monde intérieur.

Le sorcier indiqua d'un geste théâtral et bruyant l'entrée de la grotte interdite puis il reprit d'une voix éteinte : Les lunes se succédèrent, les lunes grignotèrent les soleils et les cœurs de l'homme et de la femme. Le conteur se tut puis il balança la tête dans tous les sens. Son masque de terre s'agita, ses longs cheveux d'herbes ondulèrent telles les hautes fougères sous la caresse du vent puis ils s'envolèrent et tournoyèrent comme des oiseaux en attente d'une proie.

Les femmes et les hommes maintenant se serraient les uns contre les autres autour des feux, ils attendaient les paroles du sorcier, ils savaient que le conte leur adressait un message. Mais lequel ? Les Esprits contemplaient leurs petits. Des arbres sombres, bruissaient les courses des singes vers leur refuge.

Sylvain

LA PAUVRE CAFETIERE

C'est l'histoire d'une cafetière qui chaque matin pendant de longues années, avait réjoui les cœurs de ses propriétaires. Sa tête de fer blanc remplie de café moulu voyait l'eau bouillante la traverser et tomber dans son corps également de de fer blanc pour se transformer en café bien chaud, comme par magie sur la cuisinière en fonte.

Pendant des années elle avait été remplie, ébouillantée, nettoyée, récurée, parfois deux ou trois fois par jour si du monde arrivait à la maison. Et puis le soir elle se reposait pour la nuit sur le rebord de la cheminée.

Elle faisait partie de la famille, pour réveiller, énergiser, accompagner les cigarettes et guérir les déprimés. Les mariages, naissances, décès, toujours elle avait été là, humble mais fière.

Les enfants étaient partis, les invités s'étaient raréfiés, le père avait quitté ce monde et maintenant elle descendait un peu moins souvent de la cheminée. C'était devenu un emploi à mi-temps, puis un temps partiel, et très partiel. Elle avait repris du service

au décès de la mère. Trois jours durant elle avait senti les brûlures de l'eau qui descendait dans son vieux corps cabossé, mais le café avait été aussi bon que dans le passé. Mais, personne ne l'avait voulue, ils avaient tous des cafetières électriques ou du café instantané.

Après un séjour dans la cave de Véronique, elle avait fini comme décoration dans la salle à manger de la petite fille Mélodie qui aurait été trop triste de la jeter. Et là, elle attendait que les liens affectifs se dissolvent pour probablement atterrir dans une brocante quelconque et commencer une autre vie, mais laquelle ? Elle n'osait pas y penser.

Chantal Johnston

LA VAGUE DE SAINT JACUT

Il était une vague qui jamais ne se lassait d'aller et venir pour caresser le sable chaud de saint Jacut.

Elle aimait la chaleur de la grève en plein été, elle aimait éclabousser les rochers constellés de coquilles d'huitres, elle aimait remplir leurs anfractuosités afin que les petits crabes puissent s'y ébattre.

Elle passait sur la plage de saint Jacut, la marée tout entière.

Quand dame la lune se levait et exerçait son attraction, elle pensait à se retirer de la baie tout doucement pour aller là-bas, plus loin encore que l'île de la Colombière, que l'archipel des Ebihens, aller là-bas, tout là-bas, se noyer dans l'océan pour mieux renaître au temps de la nouvelle marée.

Brigitte

UNE BELLE MORT

Il était une puce de mer pas très belle, un peu grassouillette qu'aucun puceau ne regardait. De grain de sable en grain de sable elle sautait pour rencontrer l'âme sœur, une âme un peu comme elle, un peu pataude, sans petit truc en plus qui vous distingue du commun. Les jours, les heures passaient de plus en plus désespérantes et la puce se vengeait sur la nourriture. Elle s'empiffrait, s'empiffrait et quand, obèse, elle ne puit plus sauter, elle s'enfouit dans un trou de sable mouillé en attendant la mort. Un matin, un beau vers marin ivre de jus de varech tomba dans le trou de la puce qui pensa d'emblée que le dieu de la mer avait compris son désespoir et qu'il lui envoyait le mâle de sa vie. D'un saut lourd et maladroit elle monta tant bien que mal sur le vers qui l'enroula dans ses anneaux et l'étouffa de plaisir.

Véronique

IL ETAIT...

Il était une famille crabe qui avait élu domicile sur la plage de St Jacut, une plage immense, peu fréquentée et où elle ne manquerait pas d'espace pour organiser des jeux de cache-cache dans le sable.

La famille Crabuc depuis quelques jours restait un peu à l'écart car elle attendait un heureux événement ! Ce n'était plus qu'une question de quelques heures. Et effectivement, aux aurores, à la marée descendante, la naissance eut lieu: 12 adorables petits crabes sortirent de leur coquille dans le trou que papa crabe avait aménagé dans les rochers mais maman crabe semblait toujours attendre à couvrir, alors que les 12 bébés s'agitaient déjà autour d'elle.

Soudain avec un bruit sec, le 13ème œuf se brisa: tout petit, tout blanc, il s'accrochait de toutes ses forces aux bords de sa coquille, aveuglé semblait-il par la lumière du jour naissant Mais Maman Crabuc semblait vouloir ignorer ce 13e rejeton qui n'avait pas la même couleur que les autres.

Très rapidement elle organisa une première sortie comme si elle cherchait à perdre ce 13ème bébé qui se faisait remarquer par sa couleur mais aussi par cette démarche toute droite qui n'allait pas dans le même sens que les autres qui marchaient « en crabe ».

Papa Crabuc observait la situation et cherchait une solution.

Bientôt ils croisèrent la famille Cribac leurs voisins qui partait en promenade avec leurs nouveau-nés dont un petit crabe tout noir au milieu de ses frères et soeurs.

Avec sa démarche étrange Albin le petit crabe Albinos, se retrouva vite distancé et mêlé aux rejetons Cribac pas timides du tout. Albin remarqua la présence d'un petit crabe noir, lui aussi un peu différent de ses frères et sœurs dorés. Il lui fit un signe et commencèrent à faire connaissance jusqu'à devenir les meilleurs amis du monde

Chantal Delpuech

Il y avait un petit crabe sur l'île des Ebiens
Qui cherchait un p'tit orteil à pincer sans peine
Pour se venger des pieds qui faillirent l'écraser
Quelle vie trépidante pour le petit crabe de l'île des Ebiens

Il était un goéland à Saint Jacut de la mer
Qui scrutait les passants sans en avoir l'air
A la recherche d'une proie à mettre dans son bec
Car ce jour-là il avait le gosier sec, le goéland à Saint Jacut de la mer

Catherine Chauris

LE PAPILLON DE SAINT JACUT

Il était un papillon aux ailes chatoyantes
Qui dansait dans l'air, léger et insouciant
De fleurs en fleurs il butinait élégant
Grand messager du printemps

Ses couleurs vives en tableau mouvant
Émerveillaient les yeux des petits et grands
Du cocon sombre il avait pris son élan
Symbole de vie, toujours renaissant

Alors pour le garder en mémoire
Un artiste le peignit avec l'espoir
Qu'on le remarquerait en passant
Devant le mur en granite de sa maison d'Antan

Catherine Chauris

DEUX RANGÉES DE JEUNES PLATANES

Il était deux rangées de jeunes platanes à Saint Jacut. Chaque matin ces arbres se penchaient un peu plus, et justement un matin la rangée de droite chuchota à celle de gauche :

- savez-vous que nous avons de nouveaux habitants ?

- Ah ils vous ont confié leurs secrets ?

- C'est à dire, répondit la rangée de droite, qu'ils étaient assez bruyants et je n'ai pas tout compris.

- Ce n'est pas le groupe qui randonne du matin jusqu'au soir ? répondit la rangée de gauche

- Oui, oui c'est cela, eh bien il n'y a que le grand au large chapeau qui est venu nous écouter et admirer notre belle allée. Tout bas, je lui ai dit « ami pèlerin, admire nos branches tendues vers nos voisins, admire nos racines qui s'étirent dans l'humus et parfois soulèvent la terre. Si tu es attentif, tu entendras nos souffles de joie et de tristesse. Demande au jardinier de ne pas arracher nos petites pousses, nos enfants. Sais-tu que notre univers est tout comme celui des humains. Nous aussi nous avons des histoires à raconter. Nous aimons bercer nos récits de la musique du vent dans nos feuillages ; la mer se joint à ces concerts improvisés. Quand elle est haute, elle

rythme nos chroniques harmonieusement d'un chuintement : pseu, pseu, cheu, cheu, citeriz, citeriz, si, si, chi, chuteriz, chiteriz...

Vois-tu ces pèlerins qui avancent à grands pas sous nos ombrages ? Jardins secrets, jardins intérieurs, ils en ont des récits de vie à se raconter face à la baie de l'Arguenon, sous nos feuillages.

En rythme avec le bruit du vent et des vagues, chacun retrouve son souffle et la paix intérieure.

Il était deux rangées de jeunes platanes à Saint Jacut.

Anne

4 FAUX LIMERICK DE DOMINIQUE A ST JACUT

Il était un peu ficelle,
Il n'avait d'yeux que pour elle
Il l'avait repérée en ville,
Un très beau brin de fille,
Il voulait lui monter son échelle

Il en avait une faim de loup,
Il lui fit ardemment les yeux doux,
Elle apprécia ce beau mâle
Il se dit, putain, elle est pas mal !
Puis tous deux se dirent : « la nuit est à nous »

Elle était un peu timide,
Sous ses dehors de cariatide,
Il lui fallut user de persuasion
Pour l'amener à sa raison
Mais il ne regretta pas : c'était l'Atlantide !

Elle était nase après cette folle nuit.
Quel étonnant partenaire, celui
Qu'elle venait de faire vibrer en elle
Elle se sentait encore plus belle !
Le laissant dormir, elle se leva sans un bruit

LIMERICKS DE MICHEL

De Saint-Jacut on est allés jusqu'au Guildo,
C'est là qu'il y'a un beau château.
On a marché, on a bien transpiré,
On s'est bien fait les pieds,
En allant voir le beau château du Guildo.

De Saint-Malo à Saint-Jacut
Sur la digue, la digue, on a bien ri, on a bien bu.
On aurait pu pousser jusqu'à Ouessant
Pour faire les Fous de Bassan au soleil couchant.
Mais on est restés sur la digue, la digue du bon Saint-Jacut.

LE VEILLEUR SILENCIEUX DU TEMPS

Le veilleur silencieux du temps
Du temps qui attend
Du temps qui espère
Passe sur le chemin de côté.
Tantôt il pleut, tantôt il vente
A travers roseaux et fougères
Tantôt il pleut, tantôt il gronde
A travers les mots, ses colères.
Le veilleur silencieux du temps
Du regard franc et sincère
Marche à grands pas
Sur nos affaires
Tantôt il rit, tantôt il pleure
Tantôt il crie
Et nous fuyons et nous pleurons
Nos plus grands maux et nos misères.
Le veilleur silencieux du temps
Passe et souffle.
Que reste-t-il de nos attentes ?
De nos espoirs ? De nos maisons ? De nos amours ?
Passe et souffle sur la bougie
Et tout s'éteint

Sylvain

DES LIMERICKS DE JOCELYNE

Il était autrefois, une dame de Châteauroux
Qui nous vendait ses charmes, juste pour quelques sous
Avec son corsage blanc, ses jupons de mousseline
Elle dansait et jouait des airs de mandoline
Elle était le délice et la joie d' Châteauroux

Il était le seul à Rocamadour
Qui se piquait d'être un vrai troubadour
Il composait nuit et jour des poèmes
Et pour cela se gavait de pots d'crème
Il était bien le seul à Rocamadour

Il était jadis, chez nous à Bourg-en-Bresse
Un satyre qui partout nous exhibait ses fesses
Devant les grandes personnes, les petits, les bébés
Et même, c'est un comble aux portes de l'évêché
Il était devenu l'emblème de Bourg-en-Bresse

MON ÎLE

Combien de fois, au cours de ma vie, ai-je rêvé de me retrouver sur une île ? Une île déserte ? Non, pas vraiment, plutôt, comment dire, une île où je serais totalement inconnu, où personne de mon entourage ne connaîtrait son existence, où je pourrais pour quelques temps me mettre « entre parenthèses », m'offrir le luxe de disparaître momentanément.

Pas dans la peau d'un Robinson cependant. Car lui, a passé 28 ans seul puis avec Vendredi sur son île. Et les débuts furent très difficiles. Quant aux rapports maître/serviteur, ce n'est pas vraiment le modèle que j'entretiens avec mes semblables.

Alors, je pense à la superbe chanson d'Henri Salvador, « dans mon île », et c'est déjà beaucoup plus séduisant. Une île où l'on ne fait rien, où les cocotiers se balancent doucement, où ma doudou et moi jouerions, comme dit Salvador, au jeu d'Adam et Eve dans ce paradis. Le bonheur ? Sans doute, au début, mais à la longue, je n'en suis pas si sûr. Je finirais par m'amollir, à me laisser aller, à devenir une loque sans presque aucune activité physique, hormis ... (en tous les cas, aucune activité intellectuelle). Et

entre nous, soyons francs, « vivre d'amour et d'eau fraîche » est une belle supercherie, non ?

Mais à quoi pourrait donc ressembler mon île ?

À une terre loin d'un continent. Je hais les hordes de touristes. Seuls y viendraient, au terme d'une longue traversée, les passionnés, les curieux. Avec un climat tempéré, bien-sûr, et des cascades d'eau douce où se rafraîchir et se baigner viendraient compléter les bains marins.

Une île où la végétation serait luxuriante. J'adore ce mot « luxuriante », on y trouve « luxe », (ah Baudelaire, comme je te comprends) et « riante », cette idée de légèreté, de joie, de bien-être. Et puis des oiseaux, des oiseaux aux plumages colorés, des oiseaux aux chants variés et harmonieux qui se répondraient dans les hautes futaies. Il y aurait ces essences de bois précieux aux parfums odorants, ces arbres qui fournissent les meilleurs fruits, bananes, noix de coco et d'autres que je ne connais pas.

Il y aurait aussi ces plages de sable fin, si fin qu'il ressemble à du sucre et où il serait si bon de s'endormir la nuit sous des milliers d'étoiles. Dès le matin, on partirait à la pêche, juste le nécessaire pour le repas. Un poisson tout frais, grillé sitôt pêché, accompagné d'épices pour le sublimer.

Il y aurait une flore, des coraux et des poissons magnifiques aux formes et couleurs incroyables. Je pourrais nager parmi eux en toute quiétude et les contempler ébloui. Quel mystère que cette perfection de la nature.

Il y aurait surtout une population qui vivrait ainsi comme ses ancêtres, préservée de la civilisation de consommation. Ils auraient des dieux bienveillants qui donneraient lieu à des cérémonies de danses, de musiques et de festins pour les honorer et qui réuniraient toute la communauté, des petits jusqu'aux vieillards dans un partage de chants, de danses, de récits ancestraux.

Mais voilà, j'habite dans une île bien réelle, celle-là, l'Île-de-France. Je suis dans ma petite voiture coincée sur la francilienne et je regarde cet interminable cordon de véhicules, le long de petits arbustes rabougris et de zones industrielles laides et monotones. Je ne peux même pas fermer les yeux pour revoir mon île en songe. Alors j'enclenche mon CD dans le lecteur et j'écoute encore une fois, « dans mon île » en me laissant bercer par la voix chaude et la guitare de Salvador.

Jocelyne

DEPART

Vendredi, il quitte st Jacut, st Malo, la mer... elle va lui manquer, il le sait, il doit rentrer chez lui, mais l'île de France a si peu l'air d'une île qu'il prolonge encore un peu son escapade vers d'autres rivages. Il part vers Brest, un autre port, une autre aventure. Petit temps gris, il paraît qu'à Paris la tempête fait rage dans les rues, les vagues se forment aux embouchures de métro, il a fallu écoper. En Bretagne, le calme règne. Ce soir il dormira à Brest

Il s'assied dans un train Intercités terminus Brest, Dans le roulis et les cliquetis des rails, il se souvient... de l'archipel des Ebihens, des apéros de fin de journée, des baignades, d'un repas à 6 euros cinquante, de bouteille à la mer, et d'une autre rapportée par un nouveau marié. De cette coach de rêves, de cet homme à la tête dans les nuages et de celle qui se trouvait si belle, de celui qui soudain chantait, de limericks coquins et de haïkus et de cette jeune californienne, d'une toulousaine, et d'autres encore...

Dans un carnet de voyage, des souvenirs sommeillent qu'il feuillètera cet hiver.

Danielle



Ils étaient quatorze à Saint Jacut
Quatorze culs aux mille vécus,
Daniele devant et treize derrière.
Libérez tout, ouvrez les vannes et soyez fiers
Quatorze culs sous les bons vents de Saint Jacut.

Sylvain



